

LE MONDE
ILLUSTRÉ



17 NOVEMBRE 1945

PRIX : 30 FRANCS



F.P.S.

FRACHON — JOUHAUX

De l'union de ces deux hommes
dépend l'union de la France



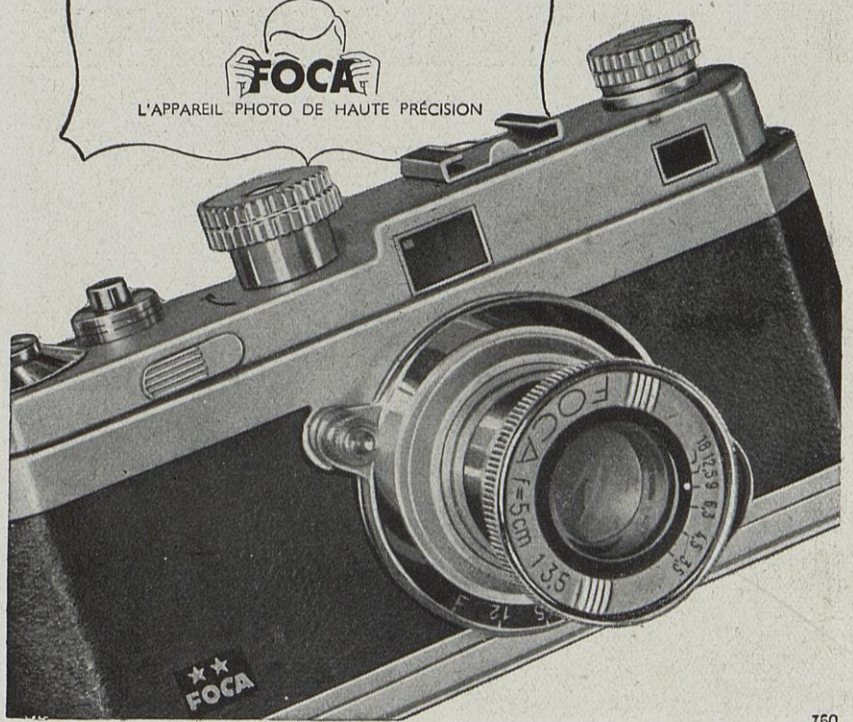
CAMUS
"LA GRANDE MARQUE"
COGNAC

EXPRESS-PUBLICITÉ

On ne fait pas mieux

Les appareils Foca sont fabriqués par la Société Française Optique et Précision de Levallois — au capital de 11.950.000 frs. — qui, en matière d'optique, occupe une des toutes premières places sur le marché mondial. C'est dire que la qualité Foca n'a rien à envier à celle des marques les plus anciennes et les plus réputées.

PETIT FORMAT 24 x 36
Aucun appareil Foca ne doit être vendu au-dessus des prix imposés.



T60



UNIC
Plectyl

LE STYLO
DE L'ÉLITE

LE DERNIER EN DATE
LE PREMIER EN QUALITÉ

520 F.

Usines et Bureaux : 10, rue Juliette Dodu — Paris (10^e)
En vente chez tous les papetiers, spécialistes, Gds Magasins, etc.

"LE DIABLOTIN"
DESTRUCTEUR CHIMIQUE DE LA SUIE
ÉTEINT LES FEUX DE CHEMINÉE



RAMONE
CHIMIQUEMENT
EN 5 MINUTES
UNE CHEMINÉE DE SA SUIE

Sans danger

Etabl's A. ROLLET
19-21 Rue de Village. Tél: G. 56-15. MARSEILLE
9^{bis} Rue de l'Ouest. Tél: Maillot. 01-57. NEUILLY-SEINE

parer
sa
nudité

Lora
Lingerie Chemiserie

ARCHAT

Grand Vieil Armagnac
de la Maison H. Sempé
Sabazan Gers.

GRAPPE
Vieil Armagnac
BRANDY
marque
Henry A Sempé
à Sabazan
Gers

Armagnac
Sempé

MAISON H. SEMPÉ . SABAZAN (GERS)
DEPOT : 39 RUE DU LANDY . S'OUEN - PARIS

LOTERIE



NATIONALE

"FORTUNE" N'ATTEND QUE
VOUS POUR APPAREILLER...
...ET N'OUBLIEZ PAS QUE
TOUS LES BÉNÉFICES DE
LA LOTERIE
VONT A DES ŒUVRES DE
BIENFAISANCE

ROPP

Trois générations
de
Maîtres-Pipiers

ROPP Eugène Léon
1830 - 1907

ROPP Eugène
1859 - 1937

M. JEAN ROPP
DIRECTEUR GÉNÉRAL
DEPUIS 1927

1^{er} Brevet pris en 1869

PUR. P. BABEY

COGNAC FINE CHAMPAGNE
1801
ROUYER, GUILLET & C^o
COGNAC

**COGNAC
ROUYER**

MAISON FONDÉE EN 1801

AVEC LE RASOIR ÉLECTRIQUE DE QUALITÉ

CADILLAC

RASEZ-VOUS DE PRÈS, À SEC
SANS LAME, SANS SAVON, SANS CRÈME
SANS ENTRETIEN ET SANS AFFUTAGE

FABRIQUÉ PAR LA SOCIÉTÉ CENTRAVENTE 5 RUE DE LA RENAISSANCE PARIS VIII^e
Tél. : ELYsées 10-86

SATISFACTION

EXCELSIOR
DE
BAYARD
le stylo
sans reproche

PRIX IMPOSE MENTIONNE SUR
NOTRE BANDE DE GARANTIE

ECHANGE STANDARD
DU BLOC USAGE

675

6990

Si vous fumez...

DENTIFRICE
NICOTA
A BASE D'OXYBENZOPYRIDINE

ELVINGER

LSP

CHEVEUX SECS
CHEVEUX GRAS
PELLICULES
CHUTE DES CHEVEUX

...pour chaque cas
une spécialité Xour

XOUR

F. HÉHAUT

n° 2 : 15 frs.
n° 4 : 29 frs.
n° 6 : 39 frs.
ovales : 32 et 50.

Spontex

EPONGE
VEGÉTALE FRANÇAISE

saine
pratique
économique

SYNERGIE

La production actuelle ne permet pas encore
d'approvisionner suffisamment vos fournisseurs.
Excusez-les. Excusez-nous.



La famille royale de Belgique s'est installée au Reposoir, à Pregny, près de Genève. On reconnaît, de gauche à droite, la princesse Joséphine-Charlotte, la princesse de Rethy, épouse du roi ; le jeune prince Alexandre, S. M. Léopold III. Au fond à gauche, le prince Albert de Liège ; à droite, le prince Baudoin, duc de Brabant.

LA FRANCE ET LE MONDE

PAR QUELLE AUTORITÉ ?

STALINE dans l'ombre. La France cherche un équilibre que son peuple sent instinctivement, que ses élus auront à traduire. Le président Truman oscille entre l'entreprise libre, charte de l'Amérique, et les contingences internationales qui exigent la vigilance de l'Etat fédéral.

A ce moment confus, l'Angleterre élève la voix.

Un Etat socialiste, l'U.R.S.S., dont le jeune impérialisme perce sous des doctrines qui tendent à devenir — ou à redevenir — traditionnelles. Un gouvernement socialiste en Angleterre qu'écrasent les structures du passé. Un jeune colosse, l'Amérique, qui détient, pour quelque temps encore, non le secret de la bombe atomique mais les techniques qui permettent de la réaliser. Un esprit enfin, la France, qui n'a ni matières premières ni richesses humaines, mais que les sacrifices répétés ont haussé à l'échelle humaine, et qui raisonne en êtres humains, et non en millions d'hommes ou en milliards d'or.

Jamais la conjoncture internationale n'a été plus sombre, jamais l'humanité n'a eu plus de chances.

M. Bevin commence par affirmer : « *Mon seul souci est de mettre la politique au service de la paix. Nous ne prendrons aucune mesure, nous ne ferons rien et nous ne permettrons à aucun de nos agents de faire quoi que ce soit pour fomenter la haine et créer un état de choses nuisible à la Russie dans les pays de l'Est.* »

Il répond ainsi à Molotov, la veille, qui disait : « *La nouvelle organisation ne doit pas devenir l'œuvre d'une seule nation, elle ne doit pas servir les intérêts de l'un quelconque des Etats dans les affaires mondiales communes, prétention aussi vaine que celle de la domination mondiale d'un seul Etat.* »

Ces deux déclarations rendent un son authentiquement socialiste en rapport avec le passé de leurs deux

auteurs. Pourquoi faut-il que Molotov ajoute :

« *Le fait que les fascistes et les demi-fascistes ont changé de tactique et cherchent un rapprochement avec les Nations Unies est important et pourrait avoir une grande influence sur l'avenir de l'Europe.* »

Et que Bevin s'exclame :

« *Le gouvernement revendique le droit de traiter avec la France, les Pays-Bas, la Belgique, la Scandinavie ou d'autres pays qui ne constituent pas un bloc occidental dans tous les sens que l'on pourrait donner à ce terme, mais qui sont nos amis culturels. Ces pays sont nos associés historiques. Ils reconnaissent la même forme de démocratie que nous. J'ai donc le droit, au nom du gouvernement, d'avoir de bons voisins dans ma rue, tout comme un autre pays a le droit d'avoir de bons voisins dans la sienne.* »

Deux blocs, malgré les démentis officiels qui ne font que les confirmer ? Deux impérialismes dont le heurt, à plus ou moins brève échéance est inévitable ? Bon appétit, messieurs ! Mais il manque la France.

C'est une question d'intelligence, et tant que des hommes commencent par raisonner socialiste, c'est-à-dire intelligence, il n'y a rien de perdu.

L'U.R.S.S., toute-puissante et victorieuse, reste hantée par toute possibilité de cordon sanitaire. « *A l'Ouest, dit M. Molotov, on fait pas mal de bruit de la création de blocs et de groupement des nations en tant que moyen pour la défense des intérêts extérieurs. Le caractère antisoviétique qu'avaient, par le passé, certains de ces groupements est bien connu. Aussi n'ont-ils jamais servi à entraver une agression, mais au contraire l'ont fait couvrir. C'est pourquoi la vigilance que l'Union Soviétique doit déployer en ce sens, ainsi que celle des autres nations pacifiques, ne doit jamais se relâcher.* »

Quelle nation, sûre de sa force et de son droit, pourrait parler ainsi ? L'U.R.S.S. n'avoue-t-elle pas

un terrible complexe d'infériorité ? Que craint-elle ?

Ce n'est tout de même pas la bombe atomique, « *découverte sur l'exploitation de laquelle on ne doit pas fonder de grands espoirs, ni sur le rôle qu'elle jouera dans le jeu compliqué de la politique extérieure, ni sur son influence sur l'avenir des peuples pacifiques.* »

Il est à craindre que l'esprit de Lénine ne se perde au sein de l'état-major soviétique qui raisonne de la sécurité en termes proprement militaires et non plus humains. De même, l'Angleterre tend à oublier qu'aux heures les plus désespérées, c'est l'esprit de Churchill qui a suscité Alexander et Montgomery, sir Alexander Fleming et Whittle qui fournit la réponse aux V-1. Devant la bombe atomique, aujourd'hui, les états-majors supputent les possibilités et calculent les temps. Ils oublient que « *nous autres civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles.* »

Le monde vit dans l'angoisse. Ce n'est pas l'an mille, mais c'est tout comme. N'est-il donc plus possible de bâtir des cathédrales dans les cités humaines, au lieu de cités atomiques dans les déserts ?

La France, pour qui les traditions de rectitude morale sont restées déterminantes, répugne à entrer, avec quiconque, dans une complicité de puissances atomiques. Elle n'envisage qu'avec horreur une course aux armements secrets. Jusqu'au moment de l'explosion ultime, sur les ruines fumantes du monde, s'il reste un Français vivant, il ne cessera de proclamer avec Bergson :

« *Il y a une manière d'exprimer ses opinions sans choquer celles des autres ; il y a un art qui consiste à savoir écouter, à vouloir comprendre, à pouvoir, le cas échéant, entrer dans les vues d'autrui, à pratiquer, en un mot, même dans la discussion des idées politiques, religieuses et morales, la politesse dont on se croit trop souvent dispensé dès qu'on a quitté le domaine des choses indifférentes ou futiles.* »



LA DIGNITÉ HUMAINE

par LECOMTE DU NOÛY

Lecomte du Noüy est un éminent biologiste et son œuvre jouit d'une autorité internationale. Il a appliqué ses méthodes de savant à l'étude rigoureuse d'un impondérable qu'on nomme l'Esprit. En 1939, il publia, à Paris, un premier essai : *L'Homme devant la Science*. Il effleurait ces problèmes et il ne contribuait à la compréhension de l'Univers que par une philosophie scientifique. Mais c'est en 1941 que Lecomte du Noüy publia son œuvre capitale : *L'Avenir de l'Esprit*.

Il peut enfin faire partager certaines évidences et proclamer les résultats de ses observations sur l'histoire de l'évolution. Le retentissement du livre, pourtant comparable à *L'Avenir de la Science*, fut assez restreint. La France occupée n'avait plus son rayonnement habituel. Mais l'édition américaine de *L'Avenir de l'Esprit* eut vingt-deux éditions...

En 1942, Lecomte du Noüy quitta encore une fois la France. Dans un climat libre, il écrivit un troisième livre qui complète et élargit le domaine qu'il a fouillé avec un incomparable bonheur et une admirable foi. Ce livre, publié aux éditions françaises Brentano, à New-York, a un titre lourd de promesses : *La Dignité humaine*. Lecomte du Noüy se sert des événements pour étayer ses déductions. L'œuvre ne dépasse pas la portée de *L'Avenir de l'Esprit*, mais elle en développe les points les plus importants en leur ajoutant une expérience humaine et directe.

Nous avons le privilège de publier un extrait de *La Dignité humaine*. Ce sont quelques pages de l'Introduction, la quintessence du livre.

LES conclusions que nous atteignons ne présentent aucun caractère original. Elles se trouvent toutes dans les Ecritures et cent auteurs les ont développées, ou redécouvertes, depuis dix-neuf siècles. Le seul fait nouveau qui ressort de notre tentative est que ces conclusions, dans tous les domaines, sont des conséquences directes de la simple hypothèse que nous avons proposée.

Peut-être nous reprochera-t-on l'importance que nous lui attribuons. Mais il faut se souvenir que le cerveau humain, d'une façon inconsciente, transforme toujours, de par sa structure même, les objets extérieurs qu'il étudie et ne raisonne jamais que sur l'image subjective de son univers ; et que, d'autre part, la science ne progresse que grâce à l'extraordinaire faculté que possède l'homme d'émettre des hypothèses permettant d'établir des rapports entre des faits très dissemblables et apparemment sans liens entr'eux. La vérification complète d'une hypothèse demande parfois un temps très long, mais, sans elle, la recherche scientifique devient lettre morte. Rappelons-nous que l'idée d'Einstein fut au début combattue par d'excellents esprits victimes d'un conformisme paralysant, et que, malgré l'effort pénible demandé aux physiciens et aux philosophes, elle permit pour la première fois de comprendre un nombre immense de phénomènes mystérieux jusque-là. Aujourd'hui, c'est un phare qui illumine tout ; il y a vingt-cinq ans c'était — pour certains grands maîtres d'Universités — une « révoltante absurdité ».

Si nous demandons donc au lecteur de se laisser guider par notre hypothèse, ce n'est pas pour déformer les faits, mais bien au contraire pour les respecter et essayer de donner à chacun la place qu'il occupe dans la succession des événements qui constituera l'Histoire. Non pas seulement l'histoire des peuples, l'histoire contemporaine, chronique des passions tribales, des ambitions, des révoltes de groupes ethniques, économiques ou sociaux plus ou moins artificiels, ou de leurs dirigeants, mais l'histoire de l'être humain dans son environnement, l'histoire de la civilisation.

Si brillantes que soient les civilisations, nous savons qu'elles sont soumises à des fluctuations et qu'elles disparaissent un jour pour être remplacées par d'autres. Nous ignorons en général la vraie raison de leur ascension et de leur déclin. Le recul du temps, qui agit comme l'éloignement dans l'espace, nous permet l'estompement des détails, quand nous envisageons le passé lointain : l'Égypte, Babylone, les Indes, la Chine, sont des noms prestigieux dont l'éclat est surtout emprunté aux trésors artistiques dont nous avons rempli quelques musées, et aux rares monuments conservés par miracle. Un tout petit nombre de spécialistes ont consacré leur vie à pénétrer plus à fond la culture, l'âme de ces civilisations. Mais le public, même le plus lettré, en ignore presque tout. Combien existe-t-il aujourd'hui de savants capables de lire et de comprendre des livres sacrés des Hindous en sanscrit ? Leur nombre est infime et diminue progressivement, même aux Indes.

L'histoire de l'humanité se présente à nous, non pas comme une ligne droite, mais comme une courbe sinueuse, irrégulière, complexe, présentant des maxima, de lentes ascensions, de paresseux plateaux et des chutes inexplicables le long de l'axe du temps. Ces courbes, d'aspect continu à une certaine échelle, révéleraient, si on pouvait les examiner à la loupe, une infinité de détails dont le sens nous échapperait aujourd'hui, et qui correspondent à la vie des peuples, à leur histoire proprement dite. A part quelques faits retentissants, ces événements ne nous intéressent plus guère. Nous n'en tirons nul enseignement, et aucune civilisation du monde ne paraît avoir rien appris des erreurs commises par les civilisations précédentes. Comment en serait-il autrement quand l'expérience d'un père profite si rarement à un fils ?

Néanmoins, malgré cette ignorance du passé et cette orgueilleuse indifférence, la courbe ne semble pas, dirait-on en jargon mathématique, « collée à l'abscisse ». C'est-à-dire qu'elle s'écarte progressivement de l'horizontale : elle tend à monter, en moyenne, et les minima — représentant les éclipses complètes, — semblent de plus en plus éloignés de l'axe du temps — qui correspond au zéro de la civilisation. En d'autres termes, autant qu'on peut en juger, tout se passe comme si, malgré que l'homme ne profite pas consciemment de l'enseignement du passé, malgré l'oubli et la nécessité de réinventer, chaque civilisation disparue laissait derrière elle des traces facilitant le développement de la civilisation suivante. Et la question se pose de savoir si ces traces sont subjectives, intérieures à l'homme, ou bien si elles sont objectives, extérieures. En d'autres termes, est-ce l'homme qui s'est perfectionné, ou bien s'est-il simplement enrichi ? Est-ce la tradition seule qui s'est accrue, ou bien le cerveau qui s'est développé ?

En ce qui concerne la civilisation matérielle, les arts, les métiers, on sait que, si de nombreuses techniques se sont perdues (émaux et verres irisés d'Égypte par exemple) et sont restées perdues pendant des siècles, un grand nombre d'entr'elles ont passé dans les pays avoisinants et ont été non seulement préservées, mais améliorées. Il y a donc eu dans ce cas, prolongement et absorption de tradition. D'autre part, on sait aussi que l'état de perfection atteint par une civilisation dans les arts ou l'industrie, non seulement ne l'empêcha jamais de

dégénérer, mais souvent coïncidait avec son effondrement ou le début de son déclin. (Mésopotamie, Grèce, Mexique, Cambodge). Une civilisation, vacillante pour des raisons profondes, n'a jamais été soutenue par ses artistes et ses artisans, bien que ce soient leurs œuvres qui demeurent et qui la caractérisent. La trace réelle d'une civilisation ne doit pas être recherchée uniquement dans les ruines mais dans la transformation apportée au cerveau et à la conscience des hommes. Malgré l'extrême prudence qui s'impose quand on parle des périodes préhistoriques, surtout les plus éloignées, il semble que, dès cette époque, l'on rencontre ces alternances — uniquement indiquées par la perfection des outils de silex — correspondant à des disparitions et à des renaissances où il est difficile de ne voir que l'accroissement d'un capital unique transmis de génération en génération.

En d'autres termes, tout se passe comme si la boule de neige qui fut lancée par les hommes du paléolithique continuait bien à rouler et à s'accroître, mais comme si, en même temps, l'esprit humain se compliquait et devenait de plus en plus capable de réinventer toute une civilisation en un temps de plus en plus court. C'est dans ce dernier phénomène qu'il faut voir la marque du progrès, car il s'agit là d'une transformation vraiment permanente, irréversible, héréditaire, alors que tout le reste est à la merci d'un accident ou d'une découverte nouvelle.

En priant le lecteur de se placer au point de vue téléphinaliste, nous lui demandons simplement de considérer l'homme dans l'évolution, dans la courbe ascendante qu'il trace et de négliger tous les détails capables de faire perdre de vue la ligne générale de son développement.

Il n'est donc peut-être pas dans son intérêt de rappeler en quelques lignes les points saillants de l'hypothèse téléphinaliste : l'Évolution dans son ensemble, de l'électron à l'homme, est l'histoire des phénomènes successifs qui ont rendu possible la naissance de la pensée et de la conscience. Le but final à atteindre était, depuis le début, non pas la forme humaine, mais la Conscience, l'Esprit. Pour y parvenir, la Nature a dû passer par des stades divers dominés par des lois différentes : le stade corpusculaire, gouverné par les lois de la mécanique quantique ; le stade atomique, gouverné par les lois de la thermodynamique ; le stade biologique, gouverné par les lois encore peu connues de la vie ; et finalement le stade humain de l'esprit, gouverné par les lois morales et spirituelles. Chaque stade représente un enrichissement et une libération. Tout se passe comme si l'Esprit n'avait pu se réaliser que progressivement, en abandonnant au cours de la route des échafaudages devenus inutiles par suite de l'émergence de formes les plus parfaites évoluant lentement vers la perfection ultime, bien loin encore. Mais le souvenir des stades intermédiaires, dans l'échelle des vivants persiste bien souvent, bien qu'il ne soit pas toujours apparent, comme la trace des œufs, encore visible chez l'embryon humain de quelques semaines. Non seulement le souvenir physique, mais le souvenir des instincts qui, à un moment donné de l'évolution, correspondaient à une condition d'existence déterminée par l'environnement.

C'est contre cette hérédité, contre cette accumulation immense de souvenirs datant d'époques disparues à tout jamais et dépourvus de sens aujourd'hui, que l'Homme doit lutter pour préparer l'avènement de l'être purement spirituel qu'il doit devenir. De même, dans la vie courante, rencontre-t-on des habitudes, des traditions anachroniques qui ont perdu toute signification par suite du progrès et que seules la routine et l'habitude ont maintenues : l'épée des académiciens et des préfets par exemple.

L'Évolution se poursuit à notre époque, non plus sur le plan physiologique, mais sur le plan spirituel et moral. Nous sommes à l'aurore de cette évolution et c'est pourquoi les remous violents de ce changement de régime la dissimulent encore aux yeux de la majorité. La transition entre l'animal ancestral qui frémitt toujours en nous, et l'Homme définitif, est trop récente pour que les conflits ne nous paraissent pas souvent déconcertants et incompréhensibles. Après avoir pendant des dizaines de milliers de siècles obéi aveuglément à des lois inéluctables, un certain groupe d'êtres vivants s'est différencié physiologiquement des autres et s'est trouvé confronté avec des obligations nouvelles. Des ordres inaccoutumés lui sont imposés qui sont tous contradictoires avec les précédents, et qui tous restreignent le domaine de sa jouissance, de ses plaisirs physiques. Comment ne se révolterait-il pas contre cette autorité qu'il ne connaît pas encore ? Pareil au cheval sauvage qui réagit violemment contre le mors, mais différent de la bête en ce que c'est lui-même qui s'impose le frein et qu'il demeure libre de s'en défaire ou de s'y soumettre. L'homme devient enfin véritablement maître de lui-même, et c'est de cette maîtrise, basée sur la liberté de choisir entre la satisfaction des appétits et l'essor vers la spiritualité, que naît la Dignité humaine.

Dorénavant, le Bien consiste donc dans le respect de la Dignité acquise en s'éloignant de plus en plus des ancêtres animaux et en obéissant aux ordres de la conscience, c'est-à-dire en contribuant au progrès de l'Évolution. Et le Mal consiste dans le retour à l'animalité, l'obéissance aux ordres physiologiques, la méconnaissance de la Dignité humaine, le refus de participer à l'œuvre divine, l'Évolution.

INDOCHINE

1940 - 1945

CAUSES DES CRISES

L'Indochine a toujours été l'objet des désirs économiques japonais : riz, caoutchouc, charbon, métaux rares ; et des désirs stratégiques : 2.500 km. de bonnes côtes, bons ports, excellentes bases navales (Cam Ranh), larges terrains d'aviation. Base de départ contre la presqu'île de Malacca, les Indes néerlandaises et les Philippines.

Désir des peuples de se gouverner eux-mêmes.

CONTRE-MESURES

Militaires : aménagement de Cam Ranh, mobilisation de 75.000 indigènes et 18.000 Français en 1939.

Diplomatiques : conférence de Bruxelles en 1937 (France, Angleterre, U.S.A. décident un programme d'action commun).

Le 18 juin 1940, le Japon formule ses premières revendications.

I. DE JUIN 1940 A 1941.

Attitude Japonaise

L'ultimatum japonais demandait la fermeture du port d'Haïphong et du chemin de fer du Yunnan pour tout trafic à destination de la Chine.

Le général Catroux, gouverneur général de l'Indochine, privé de l'appui métropolitain, ne disposant malgré ses 95.000 hommes de troupe que peu ou pas d'automitrailleuses, pas d'avions, était forcé d'accepter. Au nom de Vichy, M. Arsène Henry, ambassadeur de France, entérina à Tokio notre accord.

Mais il s'efforça de prendre appui auprès de l'Angleterre et des Etats-Unis, afin d'enrayer d'autres demandes. Il se mit en relation avec Singapour. L'amiral Sir Percy Noble, commandant des forces navales britanniques, se rendit en personne à Saïgon le 26 juin, s'entretint avec le général Catroux et l'amiral Decoux. Noble déclara que les forces anglaises navales et aériennes étaient trop faibles pour défendre autre chose que Singapour. En fait, devant un ultimatum analogue à celui que nous avions reçu, les Anglais durent fermer la route de Birmanie et arrêter les importations chinoises par Hong-Kong.

Néanmoins, les envois d'essence et de ferraille continuèrent à destination du Japon.

Le 23 juillet, le général Catroux, tenu en suspicion par le gouvernement de Vichy, doit remettre son poste à l'amiral Decoux. Celui-ci cherchant à éviter une occupation japonaise temporisée longuement, alléguant sans cesse qu'il doit s'en référer à Vichy. Pendant ce temps, il continue ses négociations avec les Anglais.

Au début de septembre, le général japonais Nishira exige le passage immédiat de ses troupes à travers le Tonkin. L'amiral Decoux prépare alors la résistance armée, renforce le secteur de Langson dans la mesure où l'agitation siamoise qui commence à se faire sentir aux frontières ouest le permet.

Le 15 septembre, les demandes japonaises s'accroissent : utilisation des bases navales, des aérodromes,

passage des troupes par Haïphong et Langson. Le 19, l'ultimatum est posé. Le 21, dans le golfe du Tonkin, une démonstration navale a lieu. L'ultimatum expire le 22. Le 21 au soir, il est accepté.

Dans la nuit du 22, une attaque japonaise se déclanche sur les avant-postes de Dong-Dang, où il y a de grosses pertes des deux côtés, à Pho-Bin-Gia à Than-Moi.

Langson tombe le 25. Pétain intervint alors personnellement auprès de l'empereur du Japon en demandant une trêve. Le 26, des troupes japonaises débarquent à Haïphong, des avions militaires atterrirent à Hanoï.

Il faut accepter les conditions japonaises. Le ministre des Affaires étrangères Baudouin, signe à Vichy avec l'ambassadeur du Japon un traité qui autorise le stationnement des troupes japonaises au Tonkin, l'utilisation des ports et des aérodromes.

Attitude du Siam

De son côté, le Siam avait joué sa partie, soutenu par le Japon.

Peu après l'avoir signé, il répudie le pacte de non-agression conclu avec la France et l'Angleterre, le

12 juin 1940. Le 28 septembre, il réclame la révision de ses frontières. Quelques escarmouches ont lieu au Cambodge et au Laos. Néanmoins, le 26 octobre, l'amiral Decoux répond par un refus à ces revendications. Les incidents de frontière continuent.

L'amiral Decoux prépare la contre-attaque.

Le 16 janvier 1941, le croiseur « La-Motte-Picquet », des bâtiments légers et quelques avions, devançant l'attaque thaïlandaise, font irruption dans la rade de Xochang et coulent la presque totalité de la nouvelle flotte siamoise.

Le 17 janvier 1941, les Siamois attaquent sur terre. Malgré notre infériorité en hommes et en matériel, les opérations stagnent tant et si bien que le Japon intervient pour imposer un armistice. Les conditions en sont rejetées par Vichy. La lutte reprend.

Il faut céder ; le 11 mars est signé à Tokio un traité amputant l'Indochine de 70.000 kilomètres carrés ; nous perdons au Cambodge les provinces de Battambang, Siem-Reap et Sisophon ; au Laos, la rive droite du Mékong.

Deux officiers français sont exhibés dans une cage et traînés dans les rues de Bangkok.

Ce traité ne fut pas reconnu par le Comité de Libération Nationale.



Image de l'Indochine de toujours. Un potentat local dans son costume traditionnel sous le dais.



Des prisonniers français libérés participent aujourd'hui vigoureusement au maintien de l'ordre en Indochine.

Pendant l'hiver 1940 et le printemps 1941, les Japonais, se rendant compte que le gouvernement de l'Union n'est pas fort bien disposé à leur égard, apprenant que l'amiral Decoux a entretenu des relations avec des envoyés du général de Gaulle, décident d'occuper le reste de l'Indochine. Le 23 juillet 1941, un accord est signé à Vichy. Le 29, une armée débarque à Haï Nam et occupe dans le Sud la base navale de Cam Ranh, les différentes bases aériennes de Cochinchine et du Cambodge. La répression des menées anti-japonaises et gaullistes devient très sévère. Le Japon détient ainsi un bastion avancé d'où partiront, en décembre 1941, les attaques sur Singapour, la Malaisie et l'Indonésie.

Sentant le danger, Washington entame des négociations avec Tokio demandant des explications, puis le retrait des troupes. Le 7 décembre 1941, l'attaque sur Pearl Harbor est déclenchée. Le 8, un nouveau pacte vient affaiblir encore notre position en Indochine. Il institue le contrôle de l'Information, l'organisation de la défense aérienne du territoire, la dé-

fense des côtes contre toute agression alliée, mettant l'une et l'autre sous contrôle japonais.

Du jour de cet accord, l'hégémonie française en Indochine a vécu. C'est désormais le Japon qui va exercer les principales prérogatives de la souveraineté.

II. DE DÉCEMBRE 1941 A MARS 1945.

L'histoire de ces années est l'histoire des empiètements successifs de l'autorité japonaise sur l'autorité française.

Le 5 octobre 1942, l'amiral Platon envoie à l'amiral Decoux un télégramme l'autorisant à résister par tous moyens, y compris la résistance armée, aux exigences japonaises dépassant les termes des traités de 1941. L'amiral Darlan donne son accord.

Un groupe de rebelles annamites arrêtés par les soldats français est amené en camion sous bonne garde.



Pourtant les déclarations lénitives ne manquent pas. M. Matsuoka affirme à M. Arsène Henry, le prince Konoye affirme au maréchal Pétain que le gouvernement du Mikado respectera l'intégrité de l'Indochine et la souveraineté française sur l'Union.

Mais le 2 juillet 1943, le général Matsui déclare à des personnalités annamites de Saïgon : « Le but du Japon est la collaboration économique avec l'Indochine, mais aussi son bonheur... Je suis de très près et avec sympathie vos mouvements révolutionnaires... »

A Tokio, dès le 1^{er} août, M. Matsuoka avait proposé à M. Arsène Henry, le rattachement économique de l'Indochine au Japon.

En janvier 1941, il est décidé que 80 % du riz exporté, soit 700.000 tonnes, seront livrées au Japon.

Des conférences périodiques doivent avoir lieu. Elles sont marquées par une extension constante des exigences japonaises. Mais au bout de quelques temps, les demandes se ralentissent. Les conquêtes réalisées dans le Pacifique apportent au Japon de quoi satisfaire l'essentiel de ses besoins. L'Indochine perd pour lui de son utilité.

C'est par conséquent sous un signe de légère détente que l'on passe le cap de l'année 1943.

III. DEPUIS LE 9 MARS 1945.

Mis à part le coup du 9 mars et ses conséquences immédiates, l'histoire extérieure de l'Indochine se réduit à peu de choses puisqu'elle perd toute indépendance et n'est plus désormais qu'une province de l'Empire du Japon.

Vers la fin de février, les troupes françaises avaient été mises en état d'alerte. Mais cet état se prolongeait, d'où une certaine fatigue ; or, il ne se passait rien ; c'est au moment où on ne s'y attendait plus, alors que les mesures d'alerte avaient été rapportées, que l'attaque se déclencha, les Japonais bénéficièrent donc de la surprise.

Au matin du 9 mars, les troupes japonaises se portèrent en force sur tous les points où se trouvaient des militaires : casernes, camp, mess, puis bâtiments publics. La surprise rendit souvent la résistance impossible. Là où elle eut lieu, les garnisons furent généralement massacrées, par exemple à Dong Dang ceux qui ne résistèrent pas furent faits prisonniers. En quelques heures, une grande partie des troupes fut perdue pour la cause alliée. Une semaine après, le Nord-Tonkin et une partie du Laos restèrent seuls sous notre contrôle. Quelques troupes demeurèrent dans le Haut-Tonkin, le Haut-Laos, sur le plateau Moï et menèrent la guérilla. Plusieurs éléments avaient réussi à passer en Chine, si bien qu'environ 15.000 hommes, à la frontière du Tonkin, menaçaient les communications japonaises. Il est à remarquer que les troupes en retraite furent guidées, nourries, secourues par les habitants de l'intérieur et que dans l'ensemble, malgré la propagande japonaise en faveur de la désertion, elles restèrent loyales.

En fait, les opérations de guérilla furent très limitées car les troupes annamites étaient considérablement ébranlées par la déclaration d'indépendance de l'Annam et par l'action des communistes du Haut-Tonkin.

Les Français furent concentrés en différentes villes : Hanoï, Vinh, Tourane, Hué, Phnom-Penh, Saïgon.

Le poste de gouverneur général fut confié au commandant en chef des forces japonaises en Indochine, aidé d'un conseiller suprême auprès de chacun des états de l'Union.

La mesure démagogique essentielle fut l'indépendance donnée aux pays de l'Union ; l'Annam, le 11 mars, proclama, par la bouche de l'empereur Bao Daï, son indépendance. Le 13, c'est le roi du Cambodge, Norodom, qui se déclara indépendant, enfin, le 2 avril, Sivavong Vong, souverain de Luang-Prabang, clôtura la liste des nouveaux princes indépendants.

Mais ces déclarations étaient purement platoniques, le pouvoir japonais demeurait total.

A côté de la résistance que le gouvernement de l'amiral Decoux opposait aux Japonais, une résistance clandestine se développa. Elle fut infiniment moins efficace qu'en Europe pour diverses raisons :

- L'optimisme exagéré qui régnait en Indochine ;
- Le peu d'entente entre civils et militaires ;

— Les indiscretions et le manque de précautions qui furent la plaie majeure des organisations de résistance : les gens se connaissaient tous, parlaient de leurs projets à qui voulait les entendre ;

— Le défaut d'une organisation centralisée, l'absence de vues d'ensemble et de coordination.

Les résultats furent de faible importance ; on obtint quelques renseignements sur les Japonais, on parachuta quelques hommes et des munitions dans le Haut-Laos, ce qui permit de tenir cette région libre de toute occupation japonaise.

Après le 9 mars, il fut presque impossible de continuer l'œuvre entamée ; tout Français se promenant librement était immédiatement remarqué par les Annamites et dénoncé.

Il serait faux de penser que nos rapports avec le Japon furent les seules difficultés internationales que connut l'Indochine.

La Chine, officieusement sinon officiellement, fut la source de bien des soucis. Les nationalistes annamites trouvèrent dans ce pays un accueil plus que favorable. Lorsque le Quai d'Orsay éleva une protestation à ce propos, la réponse du ministre des Affaires étrangères, T.-V. Soong, fut qu'il s'agissait « d'initiatives de militaires irresponsables ».

L'hostilité américaine vis-à-vis des colonies s'est particulièrement montrée en Extrême-Orient, où elle est devenue le masque libéral de certains désirs impérialistes ou au moins de besoins de sécurité. L'an dernier, le vice-président des Etats-Unis, M. Wallace, fit à Chung King un retentissant discours réclamant l'indépendance du South East Asia. Néanmoins, aucune obstruction n'a été faite au rétablissement de notre autorité ; le Président Truman l'a déclaré lors de la visite que le général de Gaulle lui a faite à Washington. Mais il ne faut compter sur aucune aide américaine.

Quant à l'U.R.S.S., elle souhaite notre maintien en Indochine afin de faire échec à l'impérialisme américain et chinois.

L'Angleterre, elle, désire le statu-quo. Non seulement son attitude a été parfaitement franche, la déclaration du roi adressée au général de Gaulle en est la preuve ultime, mais encore elle nous a été nettement favorable. Nos difficultés communes poussent au rapprochement et à l'entraide.

En fait, depuis le 9 mars, les difficultés du fait des Japonais sont devenues secondaires. Le flambeau d'ennemi n° 1 de la France est passé aux mains du gouvernement du Viet-Minh.

IV. SITUATION DE L'INDOCHINE DU SUD EN SEPTEMBRE 1945.

Saïgon, la capitale de la Cochinchine, offre toujours son caractère de coquette cité provinciale, aux rues pleines d'animation. Mais ce qui frappe l'arrivant, c'est un certain abandon : les immeubles ne sont pas repeints, l'herbe pousse sur les trottoirs, un bon nombre de maisons sont détruites et les décombres s'accumulent sur la chaussée, les statues ont été déboulonnées de leur socle comme en France, les noms français des rues ont été effacés sur les plaques et remplacés par de nouveaux annamites, les boutiques sont ouvertes, mais les enseignes ne portent plus, elles aussi, que des noms annamites, au-dessus des rues flottent de larges banderoles où l'on peut lire : « Welcome our Allies — We hate slavery — Vivre libre ou mourir — 83 years we never ceased struggle — Liberté, justice — Down french imperialism. » Certaines inscriptions sont même en russe ou en hollandais.

Sur les bâtiments publics flotte le drapeau du Viet-Minh rouge à étoile d'or.

Des agents de police annamites, diversement habillés, dont le seul signe distinctif est l'étoile jaune sur le casque blanc, règlent la circulation, mais la police est essentiellement assurée par les Japonais. On rencontre, à chaque coin de rue, un soldat nippon tenant un fusil « à la gangster ». Lorsque passe un officier allié le « présentez arme » est impeccable. Devant les hôtels occupés par les Japonais, les sentinelles, sur un appel rauque de style allemand, se livrent à un cérémonial sec.

Le couvre-feu est à 9 h. 30, mais dès la nuit tombée il n'y a plus guère de civils dehors. Les inquiétudes restent très grandes sur le sort des Français demeurés à l'intérieur.

Les événements récents

Lors de l'attaque japonaise du 9 mars 1945, ordre fut donné aux Français de se concentrer dans les villes de Hanoi, Haiphong, Hué, Vinh, Tourane, Nhatrang, Pnom-Penh, Saïgon. Le 11 mars, l'indépendance de l'Annam fut proclamée, suivie bientôt de la déclaration de l'indépendance du Cambodge et de Louang-Prabang. Elle ne suscita chez les Annamites aucune joie particulière.

Deux catégories de faits marquèrent l'ascension du Viet-Minh. La prise du pouvoir, des services publics, le brigandage, dans les différentes administrations :

vol étant pris, les bandits s'attaquèrent même aux riches Annamites qu'ils dévalisèrent sans vergogne.

Le 2 septembre, une manifestation se déroula, le matin, réunissant les représentants des services publics : Jeunesses communistes, Jeunesses caédaïstes, armée du Viet-Minh, corps médical, police, fonctionnaires, pompiers.

Dans l'après-midi, des coups de feu partirent près de la cathédrale, cela déclencha une fusillade générale. Après avoir cru le chiffre des pertes plus élevé, on dénombra sept morts et vingt-cinq blessés du côté français.



Du Tchad à l'Indochine. La route de la libération est longue. Mais Leclerc est arrivé à Saïgon.

mairies, provinces, police, postes, hôpitaux, tribunaux, sûreté, etc. Les Français, évincés, furent remplacés par les Annamites. Des mesures démagogiques suivirent aussitôt : ouverture des prisons répartition entre camarades « des fonds trouvés dans les caisses publiques, distribution de l'opium, du sel, des stocks de riz destinés à la soudure, annonce du partage des biens ».

De nombreux Français de l'intérieur furent tués, massacrés, torturés en essayant de défendre leurs biens. Souvent, des employés des plantations participèrent aux pillages et aux meurtres. Puis le goût du

Les quatre autorités

L'Indochine du Sud voit paradoxalement co-exister quatre autorités : française, anglaise, japonaise, annamite.

L'autorité française est représentée par un commissaire de la République, l'administrateur-colonel Cédille, entouré d'un état-major civil et militaire. Il ne dispose, comme forces armées, que d'une compagnie d'infanterie coloniale, et des troupes de la garnison (près de 4.500 hommes) que l'on vient de libérer et qu'on dote d'armes récupérées.

Environ dix mille civils français sans armes attendent le rétablissement d'un gouvernement régulier.

L'autorité anglaise

L'autorité anglaise est essentiellement militaire. Elle est représentée par le général Gracey, commandant les forces alliées dans l'Indochine du sud. Des représentants de la R.A.F., de la marine, des services de renseignements et divers spécialistes l'aident dans sa tâche.

Le but des autorités britanniques est essentiellement militaire : désarmer les Japonais, assurer la paix en Extrême-Orient, établir la liberté des communications. Aussi, lorsque les troupes françaises seront assez fortes pour maintenir l'ordre en Indochine, elles évacueront le pays.

Leur action militaire consiste en quelques patrouilles. En fait, toutes leurs troupes n'étant pas arrivées, ce sont les Japonais qui sont encore chargés de la police dans Saïgon et dans l'intérieur.

L'autorité japonaise

Les autorités japonaises, ayant à leur tête le général commandant les divisions du sud, représentent

quelques-uns décorés de la Légion d'honneur ; quelques Français tarés les aident.

Gouvernement de fait, il n'a été reconnu par aucune nation, la souveraineté française sur l'Indochine n'étant pas contestée. S'il n'a pas été rapidement supprimé, cela est dû uniquement à la prudence des autorités anglaises qui n'ont pas voulu brusquer les événements et ont attendu que les forces françaises soient suffisamment nombreuses et puissantes pour opérer elles-mêmes cette opération de police.

Le but du mouvement Viet-Minh était :

1° La constitution de l'Empire du Viet-Nam. Elle a été réalisée grâce à l'appui japonais. Le Tonkin et la Cochinchine ont été placés, en mars 1945, sous l'autorité de l'empereur d'Annam Bao-Daï.

2° L'indépendance vis-à-vis des Français. La déclaration de Bao-Daï, le 11 mars, l'a affirmée.

3° L'établissement de la république. Le 22 août Bao-Daï a abdiqué et ne s'est plus trouvé que conseiller du Gouvernement provisoire annamite.

C'est là l'évolution normale des peuples coloniaux. Amenés par un système éducatif aux diplômes les plus élevés, ils estiment avoir droit aux plus hauts postes et se jugent capables de gouverner autant que

Un appel fut adressé au pape demandant son intervention et rappelant que l'Annam était « la fille aînée » de l'Église en Extrême-Orient.

CONCLUSION

Malgré son apparence populaire et son dynamisme révolutionnaire, il ne faudrait pas surestimer le mouvement du Viet-Minh. Il se limite d'abord aux Annamites ; le Cambodge est demeuré à peu près en dehors du mouvement ; quant au Laos, il est resté un bastion de l'influence française : le souverain de Luang-Prabang, renouvelle sa déclaration de soumission à la France ; son fils, le prince Tiao-Kin-Vaong, fonda le gouvernement du Laos libre et aida puissamment les Alliés. Les métis, en levant des corps de volontaires et de partisans pour la défense du pays, en construisant pour les Alliés des aérodromes de fortune accessibles même au bombardiers, en préparant une levée en masse contre l'opresseur, malgré le peu de faveur que leur avaient témoignée les Français, restèrent parfaitement fidèles ainsi que les Hindous.

Il est encore dans la population bien des éléments loyaux ; très peu de tirailleurs désertèrent lors du 9 mars ; lors de la retraite des troupes en Chine, les



L'œuvre de paix et de civilisation accomplie par la France en Indochine. Une vue du fameux barrage de Baï Thuram, en Annam. La voie tracée par nos pionniers sera poursuivie.

encore les forces de police à la disposition du commandement allié. Leur désarmement est commencé, lorsqu'il sera achevé, l'exercice de la police passera aux mains des Anglais et des Français. L'attitude des Japonais est extrêmement correcte, ils saluent ponctuellement les officiers alliés, mais en fait ils ont apporté, avant l'arrivée des troupes aéroportées, une très mauvaise volonté à protéger les Français. Dans les discussions de la commission d'armistice ils se montrent retors et opposent une certaine force d'inertie aux Alliés.

Le gouvernement annamite

Le gouvernement annamite est la vedette du moment. C'est le gouvernement du Viet-Nam, c'est-à-dire du Grand Annam (Annam, Tonkin, Cochinchine). C'est le gouvernement du Viet-Minh, autrement dit du parti Viet-Nam (Ligue pour l'indépendance du Viet-Nam) qui, le 25 août, a formé, avec les autres partis politiques annamites, un front unique ou Viet-Nam. Un gouvernement révolutionnaire s'est établi, composé d'intellectuels annamites : avocats, médecins, dentistes, docteurs en droit, licenciés ès lettres, quel-

les Français. Ils font appel contre les planteurs et les colons à l'administration libérale et bienveillante nous demandant l'application des principes de la Révolution, notamment le libre droit des peuples à disposer d'eux-mêmes.

Profitant du voyage du général de Gaulle à Washington, à la fin d'août 1945, le gouvernement du Viet-Minh envoya un appel au président Truman, lui demandant d'intervenir en sa faveur au nom des principes démocratiques et conformément à la Charte de l'Atlantique. Mais ils furent profondément déçus par la reconnaissance officielle de la souveraineté française en Indochine faite par l'Angleterre et les États-Unis.

Leur déception s'accrut lorsqu'ils virent que les troupes aéroportées britanniques n'arrivaient pas seules, qu'elles étaient accompagnées de troupes françaises, et qu'une autorité française s'installait en Indochine.

Elle fut à son comble lorsque l'autorité britannique, prenant nettement parti pour l'ordre et pour les Français, ordonna le désarmement des troupes du Viet-Minh et leur fit évacuer, le 21 septembre, les principaux bâtiments publics.

populations de l'intérieur, non seulement les Laotiens mais aussi les Annamites, aidèrent les vaincus en les guidant, en les hébergeant, en les nourrissant, en les soignant, en portant leur impédimenta.

La christianisme, d'autre part, a pénétré l'Indochine, mais son esprit ne peut absolument pas être compris de l'Annamite. La bonté, la charité lui sont vertus étrangères ! Il est naturellement cruel, il respecte la force. La France était faible. Le Japon était fort. Il a suivi le Japon.

Une minorité de gens actifs, aidés d'une « intelligentsia », tenant les rênes du gouvernement, peut donc manier tout un peuple qui, si le sort des armes se renverse, sera tout aussi obéissant et tout aussi fidèle au nouveau régime.

Toutefois, le désordre qui a régné sous le gouvernement du Viet-Minh a peut-être montré, à l'élite annamite, qu'elle n'était pas encore mûre et capable de s'administrer et se gouverner sans tuteur. Nous pourrions nous déclarer d'accord avec Bao-Daï, qui terminait son appel du 16 septembre par ces mots : « Je vous invite, peuple de France, à vous joindre à nous pour fêter le retour de la paix et l'union intime des peuples. »

De notre correspondant particulier L. PEYRONNET.

V. DAY

PREMIÈRE RENTRÉE DE VICTOIRE EN SORBONNE

Il est vrai qu'il y a eu une autre première rentrée en Sorbonne, celle d'après la Libération de Paris et de la France. Ce serait cruelle ingratitude de ma part d'oublier le bouleversant accueil que m'y firent mes étudiants anciens et nouveaux. Mais la joie éclatante de la délivrance était déjà obnubilée, le *black-out* régnait encore dans les rues nocturnes et dans les cœurs en deuil. Beaucoup avaient rejoint la Division Leclerc, en marche vers le Rhin français, et les jeunes filles songeaient à leur père, leur frère ou leur fiancé encore captifs dans les barbelés des *Stalags* et des *Oflags*.

Maintenant soldats et prisonniers sont, pour la plupart, rentrés, et se préparent à leurs études, non sans inquiétude parfois. Le grondement des canons et le tac-tac des mitrailleuses ne va-t-il pas assourdir leurs oreilles au bourdonnement des savantes et parfois endormantes paroles. Leurs lectures sous la tente ou dans les cantonnements surveillés par des geôliers nazis, où ils ont joué et monté des pièces, comme le *Sacrifice d'Abraham* de Théodore de Bèze (1550), et passé des examens dans des Universités improvisées, les ont-ils bien préparés à celles où nous enseignons et aux épreuves que nous imposons ?

Sans doute ont-ils bénéficié de cours spéciaux et de sessions de licence et d'agrégation réservées aux Maquisards, aux F.F.I., aux persécutés, aux prisonniers, mais l'indulgence des examinateurs ne saurait compenser entièrement les lacunes dans les connaissances des récipiendaires.

Il y a là toute une rééducation, une « récupération » comme disent nos amis américains, qui les inquiète à juste titre, mais peut-être avec exagération, complexe d'infériorité, que le temps se chargera de résoudre. Nos jeunes gens et nos jeunes filles ne se rendent pas assez compte de ce fait que, si les privations résultant de l'occupation, de la captivité et du rationnement, les handicapent, ils bénéficient d'autre part de la maturité que leur donnent les années qu'ils croient avoir perdues pour l'étude et de l'expérience de la souffrance. Ils vérifieront l'*existentialisme* professée par Jean-Paul Sartre, qui dérive de la doctrine de Kirkegaard et de Heidegger.

Pour parler plus simplement, ils comprendront mieux les Tragiques, les tortures infligées à Sédécie dans les *Juives* de Garnier (xv^e siècle), les tourments imposés au peuple élu. Ils en savent long sur la misère du monde, mais ils ont éprouvé aussi la puissance de l'amour. Il n'est pas qu'entre traqués ils n'aient vérifié la doctrine cornélienne de l'amour-dignité ou de l'honneur, plus fort que l'amour.

Le conflit de l'amour, destinée de la femme, et de l'aventure, destinée à l'homme, tel qu'il est étudié par notre premier romancier français Chrétien de Troyes, dès le xi^e siècle, ils l'auront vécu avant de l'avoir étudié dans les livres et combien de fois les amantes, les épouses n'auront-elles pas vu l'homme qu'elles avaient choisi se grandir à leurs yeux même, en préférant à leur étreinte celle de la mort qui les menaçait, pour le salut de la patrie.

Ainsi étudiants et étudiantes auront vécu dans le monde de ce que Descartes, écrivant à sa Princesse Elisabeth en Mai 1645, appelle « les plus grandes âmes » et toute leur activité spirituelle en sera transposée sur un plan plus élevé.

Sans doute, il y a eu aussi les pleutres, les attentistes, les traités, mais ceux-là auront reçu ou leur châtiement ou au moins une aussi éclatante leçon. Ils ont pu voir que la lâcheté ne pouvait pas, que le parti de l'honneur et de la Résistance l'a finalement emporté sur celui de la démission.

Mais le sang de nos martyrs rachète leur honte.

Tout cela c'est l'arrière-plan de formation immédiate et lointaine mais, jeunesse de France, il faut oublier



La paix de la Sorbonne invite les étudiants de toutes les nations qui l'ont retrouvée, à la réflexion salutaire et peut-être à la sagesse.

tout cela, repartir sur de nouvelles bases pour vaillamment construire la France nouvelle.

Il faut se soumettre à nos disciplines d'exactitude peineuse, dans la recherche de la vérité, ne pas hésiter devant de longues heures d'attente pour établir une bibliographie ou instituer une expérience, accepter l'ennuyeux pour s'ouvrir la jouissance, et se frayer un pénible chemin jusqu'à la *cella* du temple, d'où rayonne la beauté pure et nue.

Jetez-vous, enfants, à corps perdu dans l'étude chez l'*alma mater* retrouvée qui vous protège et vous attend. Elle vous sera bonne et vraiment maternelle, à condition que vous lui soyez dociles et consentants, mais à la française, en gardant votre personnalité, votre individualité, développée, mûrie, exaspérée parfois par l'épreuve.

N'ayez pas trop la préoccupation de l'avenir matériel, qui vous sera donné par surcroît, lorsque vous serez bien préparés, ayant subi vos examens et conquis vos diplômes, à en être dignes. Voyez haut et voyez loin. L'étranger vous attend, duquel nous arrive un immense appel de pensée française et de maîtres français pour la répandre. Vous avez faim de leurs produits, eux ont faim de vos pensées, qui ne sont pas moins nécessaires à leurs esprits que ceux-là à votre corps. N'oubliez pas non plus l'Empire, dont un pseudo-gouvernement avait perdu jusqu'à la notion, et ayez, comme notre chef le Général de Gaulle, le sens de la grandeur. Sans outrecuidance toutefois, car du dehors vous avez peut-être encore plus à recueillir qu'à apporter. Enrichissez-vous des « sacrés trésors du temple delphique », comme disait notre du Bellay, et revenez-nous les bras chargés de semences que vous ferez fructifier sur notre sol généreux.

Mais surtout sentez-vous lourds d'histoire et de passé. Si jeunes que vous soyez, vous avez charge d'âmes et vous êtes les porte-flambeaux de la civilisation occidentale, venue du proche Orient à la Gaule en suivant la marche du soleil par le lac Nazaréen.

C'est si facile de vous en convaincre, rien qu'en entrant dans cette cour rectangulaire du 17, Rue de la Sorbonne. Un portique y déroule une fresque rappelant la fête du Lendit (*indictum*) où, partant de Notre-Dame et allant en cortège vers la plaine Saint-Denis, vos prédécesseurs allaient s'approvisionner en plumes d'oie, encre et parchemin. A l'autre extrémité, la chapelle de Richelieu, rénovateur au xvii^e siècle de votre maison et où il a son tombeau, sommé du chapeau de cardinal qui y pend comme une peridule du temps. Vous rappelez-vous quand vos camarades du groupe antique jetaient sur le terre-plein surélevé les *Perses* d'Eschyle, qui sonnaient d'avance le glas de la défaite allemande ?

Voyez cette colombe blanche, elle remplace celle, plus noire, que le canon de la Libération a fauchée. Regardez à vos pieds ce tracé de pavés plus clairs, c'est le plan de la très vieille, de la première Sorbonne, du collège que le chapelain de Saint-Louis au Grand Siècle, le xiii^e fonda en 1257 *in vivo* (rue) qui *dicatur coupe-gueule*, pour les pauvres bacheliers en théologie. C'était l'époque où, depuis un demi-siècle déjà, existait et fonctionnait l'*Universitas Magistrorum et Scholarium* où le premier mot ne représente pas, comme vous croyez, l'universalité des Sciences qui s'y enseignent, mais l'union, la corporation, le syndicat des maîtres

et des étudiants.

C'est celle-là que je vous invite à reformer, comme firent jadis, autour de moi, ceux de vos camarades qui, dans la Salle Louis Liard dont vous voyez à votre droite les hautes fenêtres, ressuscitèrent le théâtre du moyen âge en y jouant, le 7 mai 1933, le *Miracle de Théophile*. Les Théophilens, en tirent leur nom, qu'ils vont faire, en ce mois-ci, acclamer dans quatorze villes du Midi de la France, avant de le porter au delà de nos frontières en Suisse, dans notre chère Belgique, en Argentine peut-être. Groupez-vous autour de vos maîtres. Ce n'est plus, comme dans les années 80 du xix^e siècle les Douze grands Dieux, qui ne se commettaient point avec le *profanum vulgus*, avec « le menu peuple Notre-Seigneur » comme parlait Joinville. Ce sont vos amis, vos frères aînés qui ne songent qu'à partager avec vous la poudre d'or qu'ils ont patiemment assemblée dans les *goldfields* de l'intelligence. Aimez-les parce qu'ils vous aiment.

Quand vous vous arrêterez, après en avoir franchi les portes vitrées, dans la salle des pas-perdus (pas perdus), arrêtez-vous un instant et regardez : le grand escalier vous attend pour vous mener de marche en marche jusqu'à la bibliothèque qui ne doit pas être pour vous une nécropole de livres poussiéreux, mais le temple de l'esprit vivant. Il y a aussi les portes de l'amphithéâtre Richelieu où devant le grand poète, qui est votre poète, j'expliquai un jour le *Cimetière marin*.

A votre gauche s'ouvre l'amphithéâtre Descartes, où pour vous, avec vous, nous expliquerons les beaux textes où respire le génie de la France. Puissions-nous toujours avoir la grâce de vous les rendre vivants, aussi, justifiant par là mon propos de jadis : « Nos amphithéâtres ne sont pas faits pour la dissection des cadavres, mais pour la résurrection des morts. »

Gustave COHEN.

LETTRE D'ESPAGNE

LE CAUDILLO DEVANT SES PAIRS

DE NOTRE CORRESPONDANT J. D'ANESSE MOCHET

Le discours prononcé par le général Franco à l'Alcazar de Tolède, lors de la fête du trentième anniversaire de sa promotion, n'a pas été publié par la presse. Seul le sténo du Caudillo a eu la permission de le prendre. Notre correspondant a pu pourtant en connaître les termes ainsi que les paroles du général Yagüe, chargé par les camarades de promotion de Franco de lui souhaiter la bienvenue.

DEVANT ses compagnons d'armes, le Caudillo vient justifier ses actes. Il doit ranimer une confiance qui s'éteint. Qui t'a fait chef ? ont-ils tendance à demander. Il répond en leur rappelant qu'ils sont tous, ensemble, dans la même galère.

Il a choisi pour cadre l'Alcazar de Tolède, en souvenir du fait d'armes le plus glorieux dont puisse se targuer le régime. Il y est accueilli par le général Yagüe, le Marocain de légende, au bandeau noir sur l'œil, qui a gardé la verdeur de langage et l'indépendance de pensée des hommes de la Légion étrangère. Cela lui a valu d'être limogé, non d'être réduit à se taire. Il rappelle à Franco que lorsqu'il aura quitté son poste, il restera pour ses camarades le Capitán general, c'est-à-dire le généralissime. Mais il déplore aussi que la mort de tant d'Espagnols n'ait servi qu'à instaurer un régime voué à l'inconstance du temps, et que la réconciliation des Espagnols se soit avérée impossible. Cette consécration de l'échec par un des principaux artisans de l'œuvre tombe lourdement dans les ruines qui virent le sacrifice superbe — et inutile — des cadets de Moscardo.

Les morts tombés en pure perte, ce n'est pas pour effrayer un militaire. Moins encore un militaire politicien. Franco répond longuement. Il affecte la même impassibilité que Napoléon à Austerlitz. Les morts de la guerre civile étaient nécessaires, surtout du côté gouvernemental. Ils ont décongestionné le corps espagnol. Il en sacrifierait encore 500.000, si cela permettait d'assurer l'œuvre de la Révolution.

Ce qui importe, c'est d'avoir eu, c'est de continuer à avoir raison. Les régimes totalitaires restent ceux de l'avenir. L'infériorité des démocraties éclate tous les jours : voyez les grèves qui paralysent leur retour à la vie économique normale, leurs gouvernements divisés, ballotés, impuissants à prendre des décisions viriles. Toutes ces tares, se manifestent-elles en U.R.S.S. ? C'est bien la preuve par l'absurde...

Dès lors, l'union des Trois Grands est aussi impossible que celle de l'eau et du feu. L'antagonisme entre les Anglo-Saxons et les Russes ne peut qu'aller en augmentant. La politique espagnole est d'utiliser ce clivage inévitable, et d'attendre qu'il éclate en conflit pour participer à la lutte inévitable.

En attendant cette heure, la politique du gouvernement est de s'appuyer sur la Grande-Bretagne dont les affinités d'intérêts avec l'Espagne sont à utiliser. Franco insiste sur ce point. Les Britanniques, moins que personne, n'ont d'intérêt à laisser éclater des troubles dans la position stratégique qu'occupe l'Espagne.

Mais le régime serait en péril, disent les pessimistes. Franco affirme le contraire. Si son gouvernement doit être attaqué, il ne peut l'être que de trois manières : Par invasion : mais cela déclencherait un conflit auquel les Anglo-Saxons n'ont aucun intérêt ; par infiltration rouge : de cela, il s'en charge si Dieu lui prête vie ; par blocus et campagnes de diffamation : on résistera... on en a l'habitude.

Et si, au cours de l'une quelconque de ces éventualités, ou des trois simultanées, il se trouve quelque nation qui adopte une attitude de compréhension, on saura l'en récompenser et lui accorder des avantages substantiels, compatibles bien entendu avec la dignité nationale. »

Ainsi se survit, sur la terre d'Europe, quelque chose de l'esprit d'Hitler. Lui aussi, le dictateur qui se savait perdu selon toute logique humaine, s'est



Francisco dernier tenant de la dictature fasciste en Europe essaye sans grand espoir sa dialectique totalitaire.

prolongé inutilement dans l'attente d'un miracle. Il a cru au renversement des alliances, en sa faveur. Au fond de l'Allemagne abattue, mais dont l'esprit n'apparaît pas dompté, combien croient encore comme Franco que le problème qui mûrit entre Anglo-Saxons et Russes, entre deux impérialismes prêts à tous les débordements, ne pourra être résolu que par la guerre ?

Est-ce un bluff, cet équilibre solitaire, et le Caudillo se méprend-il sur la valeur de ses atouts ? Il est difficile de le préciser. Si la situation de tension présente devait se prolonger, la présence au pouvoir de Franco ne pourrait qu'entraîner l'Espagne vers des difficultés politiques qui finiraient par aboutir à des désordres. Il pouvait donc paraître logique aux Anglais d'appuyer au contraire le départ du dictateur, et le plus vite possible. Mais la politique britannique a des méandres dans les replis desquels plus d'un pirate peut trouver asile. La cote américaine est en baisse, pour le moment présent, en Espagne. Jouir de la rivalité commerciale entre les Anglais et les Américains reste un des principes de la politique espagnole. Si le gouvernement emploie tous les moyens, et particulièrement une ingénieuse campagne de presse dans des journaux américains et cubains, pour essayer de rallier l'opinion catholique américaine au régime franquiste, il surveille avec une faveur marquée les nombreux experts anglais qui sont venus, suivant leurs propres déclarations, devancer les Américains sur le marché espagnol. La nouvelle mesure qui permet à l'Espagne de bénéficier de la vente libre du pétrole et de ses dérivés représente pour le gouvernement espagnol un avantage indéniable. En particulier, il peut utiliser pour le chargement le port de Haïfa. Auparavant, il fallait quarante jours pour s'approvisionner en pétrole. Aujourd'hui, il en faut huit. Si même tous les pétroliers espagnols ne peuvent aller à Haïfa, l'horizon d'amélioration dans le ravitaillement en carburants va permettre, dans une certaine mesure, de remédier à la situation précaire des transports.

Et puis, l'opposition tant intérieure qu'extérieure au régime ne présente pas encore un aspect cohérent.

Le voyage de M. Oriol, représentant monarchiste, s'est terminé en impasse. Les conversations entre Franco et le Prétendant sont interrompues pour le moment. Oriol n'a été reçu par le Caudillo que plus d'une semaine après son arrivée à Madrid. D'après les

sources les plus sûres, Franco lui aurait tenu le raisonnement suivant :

« Mon départ suppose deux genres de difficultés. Du point de vue intérieur, elles seraient résorbables au bout de six ou sept mois par un nouveau gouvernement qui serait assuré du soutien de l'armée. Du point de vue extérieur, il en va autrement. Les Alliés ont refusé de garantir que les campagnes de presse, les critiques, les attaques, toutes les entraves issues de l'étranger prendraient fin au jour de mon départ. On m'avait demandé l'élimination de la Phalange, j'ai éliminé la Phalange. Aujourd'hui, c'est moi qui suis attaqué et c'est mon départ que l'on veut : demain, ce serait celui de mon successeur. Il n'existe pas une atmosphère extérieure qui puisse garantir le succès monarchiste. Les Alliés veulent le retour au pouvoir des Républicains. Dans ces conditions, je me refuse à laisser rétablir une situation analogue à celle d'avant 1936. Ce serait la négation de tout ce que nous avons fait, et beaucoup d'Espagnols qui aujourd'hui voudraient nous voir céder, nous reprocheraient plus tard cette faiblesse. Je ne veux pas d'une succession qui vienne réclamer des comptes. Si les Républicains veulent venir, nous préférons les attendre les armes à la main. »

A défaut des monarchistes, le régime ne désespère pas de rallier des catholiques. M. Angel Herrera vient de partir pour Rome, où il va consulter le Vatican à propos de la formation d'un nouveau parti, type M.R.P. (sans Résistance). Le chef, sinon le principal inspirateur, serait le ministre des Affaires étrangères, M. Martín Artajo qui, avant son entrée au ministère, fut président de l'Action catholique espagnole. Ce parti serait destiné à devenir une sorte de parti gouvernemental, lorsque la promulgation des lois de réunion et d'association permettrait de le former. Malheureusement, M. Angel Herrera n'a jusqu'ici guère eu de chance. Il a fondé deux partis, dont le premier n'eut aucun succès, et le second fut la bien connue C.E.D.A. que présida Gil Robles. Dans la confusion actuelle des affaires espagnoles, et les incertitudes des positions étrangères qui, en dernière analyse, continuent à arbitrer la situation, il est à prévoir que le Vatican se montrera d'une extrême réserve.

Le temps passe, Franco reste toujours accroché au pouvoir. Les destins espagnols dépendront-ils, un jour, de l'Espagne seule ? J. D'ANESSE MOCHET.



EST peut-être chez les artisans qu'il faut chercher les preuves de la sagacité de l'esprit. »

D'Alembert, (1717-1783).

Il y a en somme peu de temps que la machine a joué son rôle au point de vue de l'industrie textile.

Nous avons eu un jour la curiosité de descendre à la bibliothèque des Arts Décoratifs : des centaines de volumes abritent des milliers et des milliers d'échantillons provenant de toutes les fabrications françaises possibles. Comment a-t-on pu réaliser, avant l'invention du métier Jacquart, ce nombre incalculable et insoupçonné de tissus touchant un peu à la laine, un peu à la soie et beaucoup au coton ? Uniquement par le tissage à bras. Vers 1740, 25.000 métiers à la main battaient en Picardie, répartis très peu dans les villes, mais pour la plupart dans les villages et dans les bourgs. Les villes conservèrent jusqu'au XVIII^e siècle le privilège de fabrication de certaines étoffes et le défendirent violemment contre les tentatives campagnardes (n'oublions pas que vers 1384 les bourgeois envieux avait fait une expédition contre les artisans campagnards et avaient même détruit leurs métiers et que plus tard, vers 1508, la ville d'Arras chassa des alentours toute concurrence villageoise, se réservant âprement la fabrication de la laine ou « sayaterie »). Cependant, les rôles respectifs de la ville devaient aller par la suite en se différenciant constamment et la ville aujourd'hui a attiré à elle une main-d'œuvre de plus en plus nombreuse, tandis que l'artisan rural et les métiers à main ne semblent plus qu'une image périmée. L'artisanat ne pourrait-il pourtant servir de trait d'union entre la grosse fabrication et la fabrication minimisée chez l'artisan lui-même, qui sait bien qu'isolé, il ne pourra pas être utile à l'exportation ? Compris avec des moyens plus puissants (voyez l'exemple des fromages de Roquefort), l'artisanat devrait continuer à apporter au-delà de nos frontières la diversité et la qualité.

Chez Rodier se prépare pour les mois qui vont suivre la plus chatoyante collection de lainages, doux comme le pelage des chats des Chartreux, aux coloris des plus subtils, allant du gris des ciels d'hiver aux bleus graves des étés. Mais au visiteur qui s'étonne et admire, Rodier répond (je dis Rodier car l'on n'use pas de prénoms dans cette maison : les Rodier travaillant, à la manière de certaines corporations du Moyen-Age ou de la Renaissance, anonymement sous une seule signature), Rodier donc, répond en secouant la tête :

— « Une collection, non, mais simplement des tissus d'après-guerre... Où sont nos lainages d'antan et nos coloris innombrables ? Nous ne sommes plus que des peintres sans tubes de couleur et ne produisons là que des nouveautés classiques. La folie humaine qui s'est déchainée sur le monde a tenté de tout uniformiser : si elle y réussit aujourd'hui, imaginez-vous l'ennui qui en découlera ? la fantaisie mourra, qui était une des fleurs de la France, comme le renom même de la qualité. Mais cette qualité il est temps encore de la sauver si l'on veut bien comprendre l'importance de l'artisanat en un siècle où la machine devient reine. Voulez-vous aller visiter notre entreprise de Bohain ?

Dans ce coin de Picardie, dès 1762, l'industriel Sancerre avait organisé le travail de tissage, et, à la gaze de soie avait rapidement succédé l'imitation des cachemires que Napoléon avait rapportés d'Egypte. Eugène Rodier songea, en 1853, à utiliser à son tour la main-d'œuvre picarde et installa à Bohain sa maison principale. Bohain ? un bourg du nord entouré des

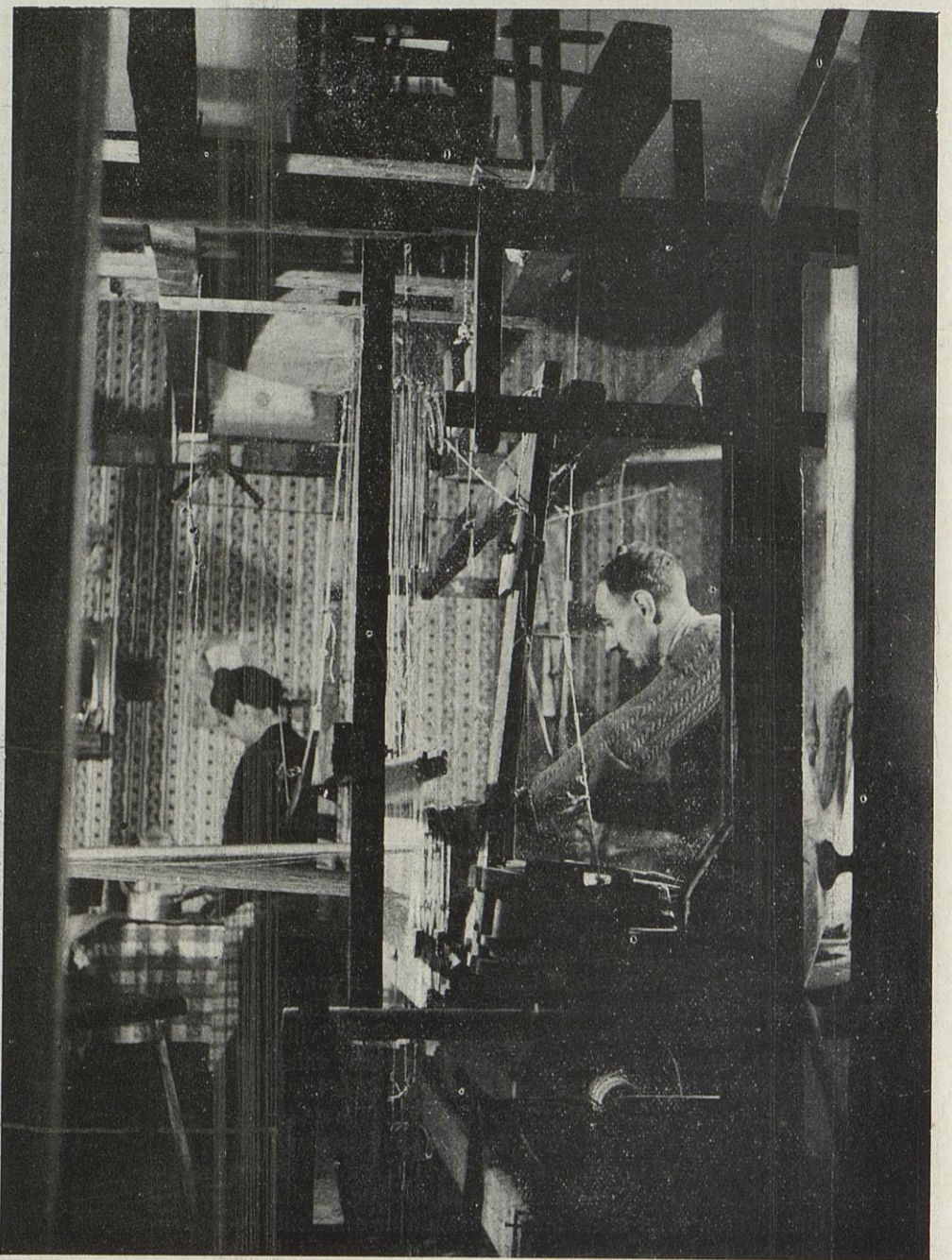


En haut : M. Vatin (que l'on voit à la nappe d'ourdissage) travaille depuis quarante ans chez Rodier.
En bas : Dans le village des tisserands, un ménage, paisible, respire l'air du soir sur la porte de sa maison.

UN VILLAGE DE TISSERANDS



L'antique rouet de nos grands-mères est encore employé avec succès dans les petits métrages.



L'ourdissage : le tambour qui reçoit le fil se videra sur une des bobines qu'on destine aux artisans.

grisailles, où flotte l'odeur des betteraves, avec une boue et des pavés irréguliers impitoyables aux talons hauts des parisiennes...

C'est Auguste Quersonnier (depuis 36 ans, il dirige la maison mère de Bohain) qui nous promènera à travers la fabrique et parmi les villages d'artisans. Ne personnifie-t-il pas très exactement et très symboliquement la race solide des travailleurs qui, de père en fils, dans cette contrée n'ont cessé de servir le tissage ? Son grand-père était tisserand, son père entré en 1904 chez Rodier en a été le directeur, son fils Jean fait aujourd'hui ses études de tissage à Roubaix et dans trois ans sera nommé « ingénieur textile », prêt à reprendre la noble tradition familiale.

Auguste Quersonnier — monsieur Auguste, disent les artisans à qui il serre la main et pour qui il est un chef mais non pas un patron — nous a menés d'abord visiter la fabrique, le « laboratoire » comme il dit. Là, on ne tisse que le résultat des études, que des échantillons. On y met au point les créations reçues de Paris sur papier et où sont énoncés la largeur, les matières et les coloris : il s'agit de traduire en dessins techniques ces dessins linéaires d'ornement. C'est ici que sont préparés les chaînes de tissage, les bobines et les cocons qui seront ensuite envoyés chez les artisans (Rodier, en effet, se charge de fournir à ses artisans toutes les matières premières et les métiers à la main ou mécaniques). Les premiers mètres tissés à cette fabrique repartent à Paris où ils subissent l'apprêt ou la teinture, après quoi Bohain recevra les ordres définitifs et pourra faire travailler l'artisan. Le « ronheur », technicien ambulancier, ira de maison en maison, aider les artisans à monter leur métier pour les changements de fabrication (ce travail seul prend parfois près de dix jours !) et leur donnera des conseils avisés.



Première opération : on transcrit les dessins d'ornementation.

Vingt-huit villages, dans un périmètre de 25 à 30 kilomètres, travaillent ainsi pour la maison Rodier qui a voulu à tout prix éviter le labeur à la chaîne, destructeur d'intelligence et d'esprit de création. L'« usine dispersée » préconisée par Ford lui-même, voilà le but de cette belle maison de tissage : garder à chaque ouvrier sa pensée propre, et le faire travailler dans la joie au sein de son foyer.

L'artisan prend à cœur son œuvre : ne voit-il pas — au contraire du travailleur à la chaîne qui répète indéfiniment les mêmes gestes sans voir jamais apparaître un résultat définitif — ne voit-il pas sous ses doigts, peu à peu, se former des couleurs, des dessins, de la beauté ?

Les artisans de Rodier travaillent quand ils veulent, ils sont libres et, comme Candide, peuvent cultiver leur jardin. Ils savent qu'ils seront payés au mètre, aussitôt leur travail terminé que l'on viendra chercher à leur domicile. Il n'y a jamais de contestations et par conséquent jamais de grèves. Voyez au hasard, une de ces demeures laborieuses : le métier a été installé fièrement à la place d'honneur, dans la plus belle pièce de la maison à un étage. Le tisserand lance la navette à amples gestes réguliers et abaisse ses bobineaux, tandis que près de lui sa femme surveille la cuisson du repas. Parfois dans la même pièce un second métier a été installé ou travaille l'épouse : toute la place est alors prise pour le travail, tandis que le fourneau, les casseroles et le lit semblent ustensiles accessoires, presque dérisoires...

Dans la maison d'en face, habitent et travaillent ses vieux parents, comme lui tisserands ; et parfois ses fils, un peu plus loin, ont repris la tradition. Mais ses enfants, hélas, oublient trop souvent la noblesse du métier de leurs pères et quittent le village : avouons-le, l'artisanat est malade, l'artisanat se meurt. Ici,



Un amas de fils et de bois savamment assemblés : le métier prend la meilleure place de la maison.



M. Lefèvre « piqueur » semble jouer de la harpe. Quand il aura « lu » son travail, il perforera les bandes.

en 1927, ils étaient 1.200 artisans, aujourd'hui, ils sont réduits à environ 180...

Raréfaction des matières premières, chômages de morte saison, limitation de production ne sont pas faits pour aider l'artisanat du tissage ! Quand pourrions-nous à nouveau exporter, quand seront-elles réouvertes, les frontières ? Depuis des années, l'exportation suit une dégression lamentable. Pourquoi ? Parce que des barrières douanières se sont élevées graduellement dans tous les pays, y compris l'Angleterre jadis presque libre échangiste, parce que des fabrications mécaniques autochtones se sont organisées dans le monde entier et qu'enfin, à la suite des analyses complètes, absolues, des produits exportés (spécialement pour l'Amérique, tout industriel est obligé de donner le compte des fils de chaîne et de trame, le titrage de filés employés, etc...), la France est devenue la plus grande échantillonneuse d'idées du monde entier dans tous les domaines.

Imagine-t-on la copie qui est venue concurrencer les grandes industries françaises ? Oublie-t-on les fabricants français qui sont partis à l'étranger fonder des succursales en livrant les secrets de leur « tour de main » ?

Siegfried a dit :

— « Pour créer, il faut de la culture, or l'atmosphère de la culture ne se transporte pas... La France est bien placée pour les produits de qualité, mais mal placée pour la série... Si les Américains ont l'esprit d'invention, c'est dans la machine et non pas dans la création... »

Rien n'illustre ses paroles mieux que l'album de la famille Rodier, véritable livre de noblesse où depuis la fondation de la maison, on a gardé les échantillons des plus belles pièces tissées : que ce soit du « zénana », du voile religieuse ou de ces précieux tissus qui con-



Le canetage : de jeunes ouvrières transforment les bobines-filature en bobines à la taille de la navette de chaque tisserand.

tiennent 29.000 perles par mètre, on reste stupéfait devant l'effort des artisans de France, devant leur esprit perpétuellement créateur ! Puisque désormais, en une époque où l'aristocratie du goût est en déclin, nous ne pouvons espérer lutter avec le nombre, luttons pour la qualité ! Les autres peuples produiront toujours plus d'autos, plus de moteurs que nous : mais gardons précieusement, revigorons encore notre culture et notre esprit de création : qui saura mieux nous servir que l'artisan, l'artisan célébré par Michelet, par Ruskin, par Péguy, l'artisan français qui, protégé, multiplié, pourrait prédominer parmi les ouvriers européens ?...

Notons bien, en ce qui concerne l'artisanat du tissage qu'il ne s'agit pas de ne laisser place qu'au travail à la main : la machine n'est pas rejetée, loin de là, mais maniée par un travailleur amoureux de son art et loin de l'usine, la machine prendra une âme qui refluera sur les arabesques du tissu !

Nous terminerons par une anecdote, parue avec succès dans un journal américain et qui reflète l'état d'esprit de l'artisan : une journaliste de New-York est venue à Bohain visiter les laborieux villages. Un homme âgé était en train de tisser une grande fleur de 40 cm. environ dont il n'avait encore fait que 5 cm. Il était six heures du soir et l'Américaine lui demanda quand il allait cesser son travail : pour son étonnement profond, le tisserand lui répondit avec simplicité :

— « Mais quand j'aurai fini « ma » fleur ! »

Nous avons demandé à Rodier quel serait le tissu de l'avenir.

— « La laine, évidemment la laine, s'est-il écrié. Et nous travaillons déjà pour les années 1947 ! 48 ! 50 ! Jusqu'à présent on a souvent pensé que la soie ne possède pas les qualités de la laine, ni ses variétés, ni ses infinies possibilités de créations. La laine,



Josiane Ruffier a 15 ans. On emploie de jeunes ouvrières pour réparer les petits défauts du tissage.



Ces immenses bobines tricolores seront envoyées au domicile même du tisserand.

mœlleuse, infroissable et chaude, absorbe les coloris les plus purs et se marie avec toutes sortes de matières : le cachemire, les poils de lapin, le duvet d'oiseau pour obtenir la douceur ; le mohair pour obtenir un toucher glissant et gonflant ; avec tous les jarres et poils d'animaux tels que fouines, singes, lièvres, pour donner une apparence de fourrure ; avec du métal dont elle brise la rigidité, avec du coton qu'elle ennoblit, avec du lin qu'elle adoucit...

Est-ce que les élégantes de Paris savent que dans un kilogramme de laine et suivant la nature de celle-ci, on peut tantôt dévider un fil sur une longueur de 200 mètres et tantôt un fil de 115.000 mètres, c'est-à-dire de 115 kilomètres ? Avec six kilogrammes de laine, une Ariane moderne pourrait parcourir la distance de Paris à Marseille.

La laine, a continué Rodier, sans cesse modifiée et artistiquement travaillée répond à tous nos besoins créateurs. Nos artisans, même s'ils sont penchés sur un métier mécanique donnent un peu de leur âme à nos tissus, car l'homme peut toujours, s'inspirant de la grande pensée de Bergson, insuffler son goût personnel à la machine. N'est-ce pas Jean Cocteau qui a dit :

— « Il est admirable que les machines sachent prolonger l'homme et prennent une vie insolite lorsque nos fluides les imprègnent. L'œil de vache d'un objectif photographique s'anime et regarde selon la personne qui mélange au travers la volonté du monde et la sienne propre ! »

Croyez-moi, qu'elle soit tissée à la main ou à la machine, la laine fera bientôt de magnifiques robes du soir. Matière ancestrale, la laine sera le tissu de l'avenir !

CHRISTINE GARNIER.

(Reportage photographique PAPILLON.)

De père en fils ils sont tisserands. Ils préparent leur cuisine à côté du métier



COMMUNAUTÉ FRANÇAISE : CENT MILLIONS D'HOMMES...

LA France s'est donné l'organisme politique que le plus grand nombre de Français exigeait. La Constituante entre en fonction. Les soucis légitimes d'un règlement rapide de la politique intérieure risquent de faire oublier une donnée capitale de la vie française : l'Empire.

Pourtant, si la République veut être le symbole d'une communauté de cent millions d'hommes, si elle veut être le catalyseur des dix peuples associés à son destin, la France doit songer immédiatement à une doctrine et à une action nouvelle. Depuis septembre 1944, des signes redoutables nous parviennent des pays où flotte le drapeau français. Après l'Algérie et le Proche-Orient, après le Cameroun et Madagascar, nous avons l'insurrection complexe de l'Indochine. Les fautes ou les négligences de quelques « coloniaux » dépassés par les idées et par le temps, pourraient à la longue nous aliéner à jamais les sympathies de l'Empire.

Les hommes politiques français devraient se poser une question élémentaire : « La voix de la France est-elle la même quand elle parle au nom de quarante millions d'hommes ou quand elle parle au nom de cent millions d'hommes ? »

La politique impériale française n'est pas particulièrement brillante. Nous donnons l'impression de ne pas savoir au juste ce que nous désirons et ce que nous voulons accorder aux pays associés. Le prestige se mêle parfois au manque de tact, et les réformes politiques et sociales se mêlent à une carence de techniques coloniales. Cet état de choses, il va de soi, ne peut être que provisoire. Mais le temps presse. Nous devons surtout « penser » à l'Empire sur le plan des empires et des politiques coloniales qui nous entourent.

Entre 1914 et 1920, l'évolution impériale a amené l'Angleterre des Dominions au principe du « Commonwealth ». La prochaine transformation devrait atteindre — en toute logique — l'indépendance absolue des pays dépendants, dans le cadre de traités d'amitié bien charpentés.

En réalité, l'Angleterre ne marche pas de bonne grâce vers cette phase finale de son évolution de puissance colonisatrice. Sa vieille histoire, ses vieilles traditions et ses mœurs freinent ses élans les plus généreux. L'Angleterre se cherche alors des « raisons ». *Le monde ne serait pas meilleur — dit-elle par la bouche de son ministre des Colonies — et serait certes plus difficile à manier, si le nombre de ses Etats souverains s'augmentait de quarante anciennes colonies britanniques, trop faibles pour la plupart pour jouir d'une indépendance autre que nominale.* L'argument tient, bien qu'il se retourne contre sa politique du Proche-Orient, où l'Angleterre veut protéger de nombreux Etats « souverains »... à notre place. Mais tout cela n'est qu'une manœuvre subtile vis-à-vis des Indes. L'antagonisme entre les religions hindoues et musulmane se place au premier plan de la vie indienne, « conséquence des mesures prises par l'administration britannique depuis trente ou quarante ans », selon l'expression de A. Diakov. Les musulmans étant une masse compacte, la seule force unie des Indes, l'Angleterre, avec son coup du Moyen-Orient, s'efforce d'en gagner la sympathie. La Fédération arabe, sans doute invention anglaise, est née aussi dans ce but. *Mais elle se développe aujourd'hui en suivant un caractère propre.* Les Musulmans de la Méditerranée

regardent attentivement cet exemple. La France ne doit pas oublier que ce problème naît au Maroc et suit toute l'Afrique du nord jusqu'à l'Egypte et touche l'Asie jusqu'aux Indes.

L'Empire colonial hollandais a aussi une place considérable sur le plan international. Les Etats-Unis n'ont pas fait la guerre du Pacifique pour laisser échapper une telle source de matières premières, mais l'Angleterre ne dort pas non plus, par le canal de ses « associées », l'Australie et la Nouvelle-Zélande.

Toujours sur le plan international, si Tanger demeure un point brûlant en Méditerranée, Singapour n'attire pas moins les regards des Etats-Unis, dont le goût pour les bases « internationalisées » est bien connu. La « tutelle internationale » (Trusteeship) reste d'ailleurs un élément fondamental de la politique américaine vis-à-vis du monde.

L'empire colonial soviétique, bien que sur des routes différentes que les empires traditionnels, n'en est pas moins un, et ses désirs en Extrême-Orient et au Proche-Orient sont assez clairs.

Personne ne s'étonnera si les peuples « soumis » se demandent pourquoi l'impérialisme japonais a été condamné quand l'impérialisme européen — anglo-franco-russe — continue. Récemment un éditorialiste de l'« Hindoustan Times » posait cette question embarrassante : « Puisque la Corée pourrait être déclarée indépendante, pourquoi pas l'Indochine ? Est-ce parce que la Corée a été libérée d'un pays ennemi, tandis que l'Indochine appartient à l'un des Alliés ? »

Des questions similaires, également redoutables, fusent de partout. L'Amérique a répondu par une politique d'une extrême largesse. L'Angleterre par l'application d'un plan de dix ans qui prévoit le développement social et économique du « Commonwealth ». Et la France ?

La France doit souligner le caractère nécessairement international — sinon universel — de cette évolution vers la liberté des peuples que chaque nation européenne a associée à son destin. La France doit être capable de régler ces questions, qui dépassent le cadre de son empire, dans une conférence générale. Il faudrait encore qu'elle sache poser ces problèmes, forte d'une doctrine, d'une pensée, plus encore que d'une politique.

Tant que nos décisions seront dictées par la contrainte des faits, il sera difficile de nous faire écouter. La contrainte n'est pas favorable à des solutions rationnelles et elle inspire un certain mépris. Une doctrine précise nous aurait permis de donner aux incidents d'Indochine leur juste poids. Mais nos « colonialistes » préfèrent attendre les événements au lieu



Pierre-Bloch, député de l'Aisne, commissaire-adjoint à l'Intérieur à Alger, secrétaire de la Commission des Colonies depuis 1937, président de la Commission des Affaires musulmanes en 1945, auteur d'un essai : Charles de Gaulle premier ouvrier de France, qui vient d'être traduit en Amérique, est bien connu comme un spécialiste des questions de l'Empire. Ses interventions à la Chambre, en 1937, en faveur d'une nouvelle politique impériale, paraissent prophétiques. Depuis la Libération, Pierre-Bloch a publié une série d'articles très remarquables en faveur d'une doctrine et d'une politique coloniales dignes de la France et de ses vraies traditions républicaines.

de les prévoir ou de les prévenir. Notre silence sur Djibouti, tête de ligne du chemin de fer de l'empire éthiopien, est bizarre. Nous attendons sans doute qu'il soit « internationalisé », sans nous. Nous ne savons pas s'il existe un programme intelligent pour l'« utilisation » de la Guyane et des Antilles. Nous n'avons pas un *Institute of Pacific Relations* ; mais il ne semble pas que la France ait songé à l'« utilisation » de ses îles du Pacifique, une de nos premières contributions à la défense des Etats-Unis, contre le Japon.

Notre politique impériale demeure — hélas ! — à la mesure de notre Ecole Nationale de la France d'Outre-Mer, étroite et pauvre, nue, sans aucun des éléments extérieurs qui exaltent la jeunesse. Souvent, les pays de notre empire sont nés malgré les pouvoirs publics ; et souvent, nos grands esprits coloniaux ont agi mal-

gré l'atmosphère déprimante de l'école d'où ils sont sortis.

Cette école est due justement à l'homme qui associa l'Indochine et le Cambodge à notre action : Auguste Pavie. Mais une école de 1885 ne peut pas exprimer les nécessités humaines de 1945. Auguste Pavie a eu une idée géniale ; aujourd'hui « son » école devrait avoir l'ampleur du rôle que la France doit jouer. L'Ecole Nationale de la France d'Outre-Mer, ouverte à tous les peuples de la communauté française, doit avoir la doctrine, le cadre, les moyens et l'atmosphère de notre temps.

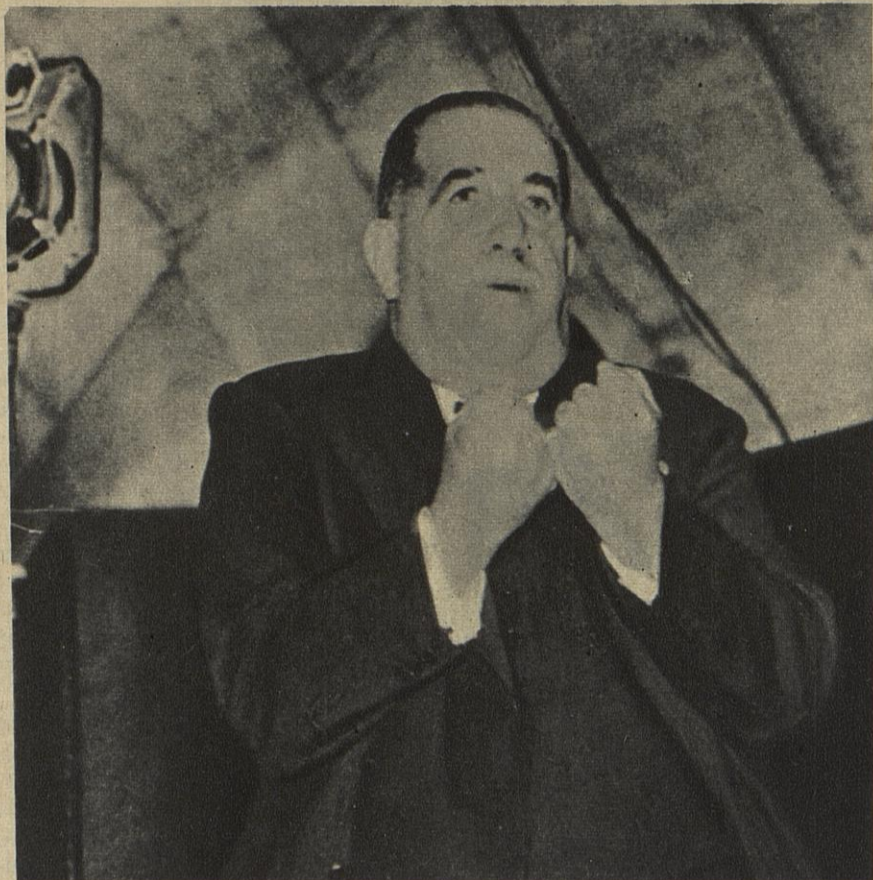
Il faut veiller à cette renaissance.

En même temps, il faut que des hommes politiques sachent reviser notre organisation impériale et qu'ils fassent surtout un inventaire de nos possibilités matérielles, politiques et spirituelles. Je ne citerai qu'un exemple modeste de la carence de notre « pensée impériale » : à l'occasion du retour de Tanger à son ancien statut international — c'était le moment le plus brûlant des affaires du Levant — nous avons oublié que le souverain de la zone de Tanger est notre ami et allié le sultan du Maroc, et que l'Empire chérifien a des liens, désormais historiques, avec la France. *Personne* ne s'est souvenu de ce fait.

Libérons-nous de l'hypnose de la politique intérieure, considérée sous l'angle étroit d'une affaire locale. La politique française, nationale ou internationale, ne peut être conçue qu'en fonction de son empire. La France ne peut s'exprimer à l'échelle du monde qu'en prenant conscience de la communauté des nations qui vivent dans le même courant et qui ont cru, avec elle, à la liberté.

PIERRE-BLOCH,
Député de l'Aisne.

DU PRESTIGE ET DE LA MATURITÉ POLITIQUE DE LA C.G.T. DÉPEND L'AVENIR DE LA DÉMOCRATIE



Léon Jouhaux prononçant un discours à l'époque de l'unité nouvelle de la C.G.T. (1936).

L'UNITÉ DE LA C.G.T. ET DU PARTI SOCIALISTE AURONT UN SORT COMMUN

LES déclarations de M. Benoît Frachon, alter ego de M. Léon Jouhaux au secrétariat général de la C.G.T., nous permettent d'avoir une idée claire des buts immédiats du syndicalisme français. Après les plans chers au verbalisme de Jouhaux, nous devons nous incliner devant le réalisme de Frachon, devant son idéal précis qui a le mérite de la franchise.

L'importance de la C.G.T. dans la vie du pays est considérable, soit par les forces qu'elle représente, soit par les ambitions politiques qu'elle s'est données. En plein triomphe du socialisme — du mot sinon de ses aspirations — nous n'oublierons pas la phrase fameuse qui affirmait que le syndicat est « l'école primaire du socialisme ». Il est donc probable que nous trouverons dans la C.G.T. la clef des événements futurs. Depuis un demi-siècle — la Confédération Générale du Travail est née justement à Limoges en 1895 — son influence n'a fait que s'accroître. Parfois institution de recrutement du parti, parfois son aile révolutionnaire, grâce aux grèves générales, la C.G.T. a représenté toujours l'ensemble le plus large du monde du travail.

À l'époque de la Charte d'Amiens (1906), ses buts avaient été rigoureusement consolidés. Les thèses de cette époque ont marqué profondément la vie syndicale française, surtout ce fameux article 2 : « La C.G.T. groupe, en dehors de toute école politique, tous les travailleurs conscients de la lutte à mener, etc. »

Amiens commentait : « ...L'attitude de neutralité du syndicalisme à l'égard des partis politiques est davantage qu'une méfiance des méthodes électorales et parlementaires. [...] Cette neutralité traduit l'idée

que le syndicalisme s'étend et fait effort sur un plan très différent des partis politiques. »

Cette attitude demeura valable et prit toute son ampleur entre la guerre et 1921, quand la C.G.T. subit le contrecoup de la scission des socialistes français en parti socialiste et en parti communiste. Quand certains de ses éléments se laissèrent entraîner par l'Internationale Syndicale Rouge de Moscou et par la Fédération Syndicale Internationale d'Amsterdam. Les deux organismes survivants, la C.G.T. et la C.G.T.U., ne représentaient plus le mouvement ouvrier français ou le représentaient mal ; leurs effectifs totaux étaient loin des effectifs de l'ancienne C.G.T. Cela servit de leçon. Lentement, la C.G.T. reprit son travail d'organisation, enrichie par l'expérience de la guerre et de l'après-guerre. En mars 1936, le Congrès de Toulouse affirmait l'unité retrouvée. Événement historique qui passa presque inaperçu. Trois mois après, les mouvements de grève et les conquêtes indiscutables des travailleurs donnaient une idée de la force de la nouvelle C.G.T.

La puissance de la C.G.T. fut dénier le but original de l'organisation. En réalité, la C.G.T. devint une sorte de super-ministère du travail, avec tout ce que cela comporte de politique intérieure ; sans compter ses contacts d'ordre international, avec tout ce que cela comporte de politique étrangère. Elle pencha de plus en plus à devenir un État dans l'État, et parfois au-dessus de l'État. La C.G.T. put ainsi esquiver ses responsabilités politiques, vu qu'elle n'en avait pas le mandat, tout en conduisant des secteurs entiers de la vie sociale de la nation.

D'aucuns ont vu le danger — même pour la C.G.T.

— représenté par cette éléphantiasis syndicale, maladie semblable à ces éléphantiasis capitalistes qu'on nomme trusts. Les événements se chargeront de résoudre les problèmes que pose aujourd'hui la masse de la C.G.T.

Nous ignorons encore ses réactions devant des problèmes précis, tel le problème des Comités de Direction ; nous ne connaissons pas, par exemple, un détail essentiel : les membres de ces comités sont « responsables » de leur gestion. Mais cette responsabilité ira-t-elle jusqu'à la responsabilité physique ? Les préposés à la désorganisation des services publics — des chemins de fer jusqu'aux allumettes — anticipation évidente des nationalisations — n'ont jamais fait connaître le nom du « responsable » mis en prison à ce titre. De même, nous ignorons comment les comités responsables des mines nationalisées ont réagi devant le 30 % de mineurs régulièrement absents. Mais tout cela n'est pas urgent. Cela ne regarde que les cadres de la C.G.T. et leur goût du sacrifice. L'évolution doctrinale nous intéresse bien plus.

Nous nous efforcerons d'en dégager certaines positions qui vont au delà du syndicalisme et qui permettent de comprendre l'évolution intérieure du Parti communiste et du Parti socialiste après le vote du 21 octobre.

Dans des organismes élémentaires — les protozoaires — se produit un phénomène curieux : l'organisme se scinde et donne naissance à deux nouveaux organismes, d'ailleurs viables. La C.G.T. et le Parti socialiste sont travaillés depuis longtemps par deux forces d'attraction : le marxisme international et le proudhonisme français. Les effets de ce travail ont été plus apparents dans le Parti socialiste, dont les soucis et la tactique politique sont plus immédiats, qu'à la C.G.T. Par contre, à la C.G.T. ce travail d'ordre politique a été doublé par un autre facteur : le facteur purement syndical, fruit des doutes de ceux qui voient sans enthousiasme l'évolution de la C.G.T. vers une sorte de parti au-dessus des partis, c'est-à-dire un parti totalitaire. Quoi qu'il en soit, la C.G.T. s'appuie sur des masses ouvrières à forte majorité marxiste. Ainsi, une scission de la C.G.T. semble improbable, au premier abord ; mais la scission morale déjà évidente entre une minorité qui reste fidèle à la Charte d'Amiens et au socialisme de Proudhon et l'immense majorité des marxistes, ne put manquer d'influencer le Parti socialiste.

La « quantité » de la C.G.T. est remplacée au Parti socialiste par la « qualité ». Ici, une minorité subit de toute évidence la force centripète du Parti communiste. Léon Blum, lui-même, ne réussira pas, malgré son prestige, à garder l'unité du Parti socialiste dans sa forme actuelle. Cette unité artificielle, imposée par les circonstances, par les habitudes et par la reconnaissance, va donc se briser.

Qui déclenchera cette crise intérieure ? Quand ? Comment ?

Nous n'en savons rien. Mais chacun sait que le Parti communiste ne peut éviter de prendre — d'ici deux, trois ou quatre mois — une position particulière vis-à-vis du gouvernement. Les prétextes ne manqueront pas, de la dévaluation — on pourra toujours dire qu'elle vient trop tard ou trop tôt — jusqu'aux étatisations, qu'on appellera « nationalisations » —, et de l'absence de la Ligue des Droits de l'Homme jusqu'à la présence du Parti radical. Vote de méfiance ou vote d'opposition, peu importe. Ce sera le moment où l'équilibre laborieux d'aujourd'hui se disloquera et se déplacera ; un certain nombre de sièges socialo-marxistes rejoindra naturellement et logiquement les communo-marxistes, à l'image de ce qui arrivera infailliblement à la C.G.T.

Les Socialistes français (Proudhon dixit) disposeront alors d'un parti relativement plus petit, mais infiniment plus homogène, un véritable parti de manœuvre, le seul qui sera capable de prendre les responsabilités qui aujourd'hui effrayent le Palais-Bourbon. C'est de ce parti, à la fois socialiste, fran-

FRANÇAISE

çais et gouvernemental, que sortiront toutes les possibilités politiques d'une majorité en puissance. C'est lui qui influencera l'œuvre de la Constituante — constitution et législation — qui redonnera à la France le goût de la légalité républicaine bien estompée aujourd'hui.

Qui se servira de ce Parti socialiste français pour gouverner le pays ? La question n'a qu'un intérêt anecdotique. L'essentiel est que la France soit gouvernée.

Ce sera alors le moment de la C.G.T. Son prestige demeurera intact et nous croyons à sa maturité politique. Il est vraisemblable que sa fraction agissante aura une influence bienfaisante sur l'évolution des masses, et sur la consolidation du socialisme français. Ajoutons que s'il n'en était pas ainsi, le mot « démocratie » aurait perdu en France sa signification et sa raison d'être.



Les deux co-secrétaires généraux de la Confédération générale du Travail Benoit Frachon et Léon Jouhaux collaborent.

M. BENOIT FRACHON, cosecrétaire général de la C.G.T., déclare :

On admettra volontiers qu'il est difficile de nier l'importance des syndicats dans la société actuelle. Il nous a paru utile de faire connaître à nos lecteurs l'opinion de la C.G.T. sur les problèmes de l'heure et c'est pourquoi nous sommes allés trouver M. Frachon qui, comme on le sait, est, depuis le dernier Comité National tenu en septembre, cosecrétaire général de la C.G.T. avec M. Jouhaux.

M. Frachon nous a reçu dans son bureau avec la plus grande simplicité. C'est un homme corpulent qui dégage une impression de force tranquille. Le front haut, les yeux vifs et parfois malicieux, il s'exprime avec sobriété.

Et c'est fort aimablement qu'il a répondu à toutes nos questions en ponctuant parfois ses réponses d'une bouffée qu'il tire de la grosse pipe qu'il fume avec une application méthodique.

1° Quelle place assignez-vous aux syndicats dans la reconstruction et plus précisément dans cette période qui s'ouvre avec l'Assemblée Constituante ?

— Depuis la libération, la C.G.T. oriente tous ses efforts vers la reprise économique. Nous savons à la C.G.T. que la reconstruction du pays nécessite une production intensive et sous l'impulsion vigoureuse des responsables syndicaux les ouvriers de la métallurgie, les cheminots ont montré, en accomplissant des semaines de 54 heures, l'intérêt réel qu'ils portent à la reconstruction de la France. En ce qui concerne cette période qui durera sept mois et qui verra s'élaborer une nouvelle Constitution, laissez-moi vous dire qu'il ne nous est pas du tout indifférent que cette Constitution soit démocratique ou non. C'est nous qui sommes les plus sensibles aux formes que peuvent présenter les gouvernements.

Il est certain qu'une Constitution démocratique réserve aux syndicats de bien plus grandes possibilités d'intervention en faveur des intérêts de la classe ouvrière. Mais pour nous, si nous ne sous-estimons pas l'importance de ce problème consti-

tutionnel, il y a beaucoup à faire dans le domaine social. Des réformes sérieuses doivent être apportées, il faut une politique des salaires, de même qu'on doit organiser le travail de reconstruction. Prenons un exemple précis : Monsieur le Ministre de la Reconstruction proclame que la reconstruction exige un contingent supplémentaire de 1.400.000 travailleurs. Eh bien ! nous savons qu'il y a en France, à l'heure actuelle, des milliers d'ouvriers inoccupés, notamment dans le bâtiment.

2° D'une façon plus générale, pensez-vous que la nouvelle Constitution qui sera élaborée doit en quelque sorte « institutionnaliser » les instances économiques ? A ce propos on a parlé de « Chambre économique ». Quelle est votre opinion sur ce problème ?

— Nous sommes opposés à une Chambre économique : le pouvoir doit appartenir à la nation tout entière. L'institution d'une Chambre économique présente trop de ressemblance avec la représentation corporative des régimes fascistes.

Je suis partisan d'un Conseil économique et pas d'une Chambre économique.

3° Comment concevez-vous les nationalisations ? Sur quelles branches d'industries devront-elles porter ? Envisagez-vous qu'elles soient complétées par la représentation des travailleurs au sein des conseils d'administration des entreprises nationalisées ?

— Les industries essentielles doivent être nationalisées : sidurgie, transports, énergie électrique, assurances, mines, crédit. Nous envisageons non seulement la représentation des travailleurs au sein des comités d'administration mais également celle des consommateurs. Il est en effet nécessaire que ces comités qui grouperont les représentants de l'Etat, des travailleurs et techniciens, ainsi que des consommateurs, développent le sens de la responsabilité de ceux qui géreront les entreprises. Il faut que ces comités soient responsables devant l'Etat, c'est-à-dire devant la nation.

4° Pouvez-vous me donner quelques précisions sur le projet de statut de la Banque de France que la C.G.T. a l'intention de proposer. On considère, je crois, à la C.G.T., que le présent régime de la Banque de France, qui d'ailleurs vient à expiration à la fin de l'année, est néfaste. Pouvez-vous donner quelques indications sur cette question ?

— Nos spécialistes préparent effectivement un projet de statut de la Banque de France qui doit devenir la banque de la France, et non plus un instrument au service de certains intérêts privés. Ce projet sera proposé avant la fin de l'année.

5° Les membres du Bureau ont été, à titre exceptionnel, autorisés à se présenter aux élections. Pensez-vous que cette décision deviendra la règle syndicale ou faut-il au contraire considérer que la C.G.T. reprendra son attitude traditionnelle à l'égard des questions politiques ? N'y a-t-il pas eu toujours dans la C.G.T. une tendance fermement apolitique ?

— Cette vieille tendance ne compte plus beaucoup d'adeptes. Il faut bien dire qu'une telle tendance peut cacher une autre politique.

Est-il impossible actuellement de dissocier la politique de l'économique ? Certes non ! Les deux sont étroitement liés et il est vain de vouloir se désintéresser par principe des problèmes politiques.

Il est vrai que le Bureau confédéral a autorisé ses membres à se présenter aux élections. Peu d'ailleurs se sont présentés et ils l'ont fait au titre de membres d'un parti politique. Je puis vous dire que le prochain Congrès de la C.G.T. qui se tiendra en avril 1946 envisagera très certainement une modification des statuts qui tiendra compte des nécessités de l'heure.

6° La C.G.T. considère-t-elle avec satisfaction les premiers résultats obtenus par la Conférence Internationale du Travail qui vient de terminer ses travaux ? Pensez-vous que le B.I.T. aura un grand rôle à jouer dans la reconstruction du monde ? L'organisation syndicale mondiale qui vient de naître ne semble-t-elle pas porter vraiment toutes les espérances des travailleurs ?

— A vrai dire je n'attache pas grande importance à cette conférence. Le B.I.T. peut devenir un de ces organismes spécialisés que le Conseil Economique et Social créé à Washington pourra consulter utilement. Il est évident que la Fédération Syndicale Mondiale est beaucoup plus importante pour le mouvement ouvrier et que la participation à la reconstruction du monde ne saurait être négligée.

G. GILBERT.

DE TOUS LES HORIZONS DU MONDE

LES RELATIONS DE L'ANGLETERRE AVEC L'EMPIRE

LONDRES. — Nous sommes heureux d'apprendre la présence à Londres du Dr Herbert Evatt, ministre des Affaires étrangères d'Australie. Sa visite donnera à Lord Addison, le nouveau secrétaire d'Etat aux Dominions, la première réelle occasion, depuis l'avènement du parti travailliste, de discuter les futures relations du Commonwealth britannique, avec un homme possédant non seulement une grande expérience pratique, mais également une grande compétence juridique.

Il est, certes, tout à fait clair que la seconde guerre mondiale exigera une révision de ces relations, au moins aussi profonde, que celle de la promulgation du Statut de Westminster, intervenue après les événements de la guerre 1914-1918.

Ce que l'on réclame actuellement, sans aucun doute, ce sont des institutions nouvelles qui apporteront, plus qu'aucune législation, une réalité plus profonde à la « consultation ».

✱

Le statut des Dominions, leur entière égalité avec la mère Patrie, n'est même plus actuellement matière à discussion. C'est une réalité admise en politique internationale que ce que l'on souhaiterait que la consultation, surtout sur le plan de la politique internationale, devint moins un échange de télégrammes, ou le sujet de conférences occasionnelles, et davantage un fréquent et personnel échange d'idées à l'échelle la plus efficace.

Rien ne peut compenser cela. Le haut commissaire, le mieux informé, ne peut remplacer le ministre responsable, pas plus qu'un bon ambassadeur, le ministre des Affaires étrangères. Un secrétariat du Commonwealth à Londres serait utile, et fonctionnerait comme centre d'informations puisqu'il ne pourrait pas être un corps politique constitutif; il ne pourrait jamais être plus qu'un bureau de renseignements, spécialement estimable, même s'il était dirigé par des hommes du calibre de Lord Hankey.

Puisque personne ne suppose sérieusement qu'aucune forme de fédération impériale n'est possible ni même désirable, il devient nécessaire pour nous de réfléchir de plus belle au problème, en tenant compte du nouvel entourage dans lequel nous évoluons.

✱

Le premier fait auquel nous devons penser est celui-ci: La distance a cessé d'être un problème ardu, alors qu'il est aisé maintenant d'aller de

Canberra à Londres, et de revenir en Australie en moins d'une semaine. Le second fait est d'admettre la nécessité d'accroître l'importance des contacts réciproques sur le plan ministériel et sur le plan des services civils. Le troisième point important est le suivant: s'il est exact que des progrès ont été enregistrés dans la voie d'une politique plus unifiée à l'égard du Commonwealth, on doit se rendre compte que ce qui importe avant tout, c'est de parler à cœur ouvert, lorsqu'un différend surgit. Il faut apporter librement ses critiques, et non pas se voiler la face et se réfugier dans une ténébreuse formule qui peut-être, a une valeur réthorique, mais qui certainement n'implique pas une progression dans la compréhension réciproque. On ne peut bien travailler en commun, que si chacun est animé de la même bonne volonté.

J'aimerais voir se créer avant tout un conseil des ministres du Commonwealth, s'occupant des affaires internationales, dans chaque Etat, membre du Commonwealth britannique. Il me plairait de savoir qu'il se réunirait trimestriellement, et même plus souvent si besoin en était. Ces séances n'auraient pas lieu à Londres seulement, mais dans chaque dominion, tour à tour. Les ministres exposeraient leurs vues sur la situation internationale, prendraient l'avis de leurs collègues, et en référeraient à leurs cabinets respectifs. Ils ne pourraient prendre de décisions qu'au cas où ils seraient habilités à cet effet. On remplacerait dans la mesure du possible, les échanges de télégrammes par des discussions directes.

Mais ceci n'est pas suffisant encore. La politique étrangère est, en grande partie, la résultante des

PAR LE PROFESSEUR
HAROLD G. LASKI



Harold G. Laski est le secrétaire général du parti socialiste anglais. Il en est le docteur le plus averti. On se plaît à dire que c'est l'homme qui connaît le mieux le marxisme. C'est aussi l'enfant terrible du parti. On se souvient qu'au Congrès socialiste de Paris, il n'hésita pas à dire: « Nous avons, nous aussi, été occupés... mais par les Américains! » Ceci n'est qu'un exemple entre mille, de son audace de langage. Il est très imprégné de culture française vers laquelle ses études avec Mathiez, spécialiste de la Révolution française l'avaient porté.

décisions prises en considération de raisons économiques et sociales. A mon avis, il ne serait pas mauvais que des conseils du Commonwealth discutassent de sujets d'intérêt général. Il est fort important que le ministre de Grande-Bretagne des Assurances sociales profite des expériences pratiquées en Nouvelle-Zélande, pour la même raison le ministre des Finances du Canada peut discuter des possibilités fiscales avec son collègue britannique.

Si l'on admet des échanges de vues ministériels, on peut alors également admettre des rencontres entre différents hauts fonctionnaires. Il ne suffit pas que le ministre des Affaires étrangères rencontre ses collègues de chaque dominion, même trois fois en quinze jours, il ne suffit pas qu'il saisisse les pensées de son vis-à-vis, ou qu'il tâte le pouls du public. J'espère que, dans la période d'après-guerre qui s'ouvre, nous serons en mesure de procéder à des échanges annuels de fonctionnaires de tous les services.

Il ne devra pas seulement s'agir d'un déplacement des fonctionnaires des Dominions en Grande-Bretagne, mais aussi de ceux de Grande-Bretagne dans les Dominions.

✱

En résumé, je souhaite que la visite du Dr Evatt rappelle qu'au sein d'un monde nouveau, le Commonwealth britannique, malgré ses aspects différents, est toujours un groupe de nations étroitement unies par la foi qu'il porte à certaines valeurs estimables entre toutes. La solidité future du Commonwealth dépendra pour une très large part de l'adresse et de la rapidité que nous apporterons pour nous mieux comprendre. Sur cette terre, agir sagement, c'est agir vite. Le temps est notre allié si nous savons nous en servir.

LE 11 NOVEMBRE

CETTE date est restée malgré l'interférence d'une nouvelle grande guerre mondiale. Le 11 novembre 1918 fut d'abord le cri de délivrance d'un pays atrocement meurtri, ensuite ce fut l'hommage du peuple, honorant ses morts héroïques. La guerre de 1939-1945 s'abattit et, durant quatre années obscures, le culte des morts ne fut plus célébré, officiellement du moins. Mais ceux qui n'avaient pas abdicé voulurent montrer à l'occupant que leur ferveur n'était pas morte. Et partout en France, une foule silencieuse, hautaine, défilait devant le monument aux morts, au risque de sa vie. Aujourd'hui, le peuple de France, en toute liberté, se recueille, se souvient, et espère. Il ne faut plus espérer en vain, il faut avoir maintenant des raisons de croire en l'avenir. L'homme de 1945 est sans doute plus sceptique que l'homme de 1918, mais son patriotisme n'est pas moins sincère, pas moins ardent. La France sait vibrer profondément, d'un même cœur.

L'Angleterre pense sérieusement à ne plus considérer le 11 Novembre comme Armistice Day. Mr. Winston Churchill ne disait-il pas : « La guerre a perdu tout sens idéologique. » ? Pour nous, la guerre a gardé son sens idéologique, et chaque anniversaire de la déroute allemande est un symbole sacré.

Aujourd'hui, nous avons ajouté à ceux qui sont tombés sur les champs de bataille, les prisonniers et les déportés assassinés, les résistants de l'intérieur crucifiés. Ce que le peuple de France veut avec toutes ses forces nouvelles, c'est que sur cette liste, nous faisons en sorte, avec tous les hommes de bonne volonté, qu'aucun nom ne soit, à l'avenir, imprimé.

Dans le cadre austère et majestueux des Invalides, les catafalques de nos héros et de nos martyrs, entourés d'une garde d'honneur, sont exposés.



à l'écoute du **M**onde

Les entretiens Attlee-Truman.

LE public britannique suit avec intérêt les conversations Attlee-Truman consacrées au « secret atomique ». Le fait que le Premier ministre ait emmené Sir J. Anderson, président de l'*Advisory Committee on Atomic Energy* est significatif du rôle que la science est appelée à remplir dans la discussion.

Contrairement à l'opinion courante, les savants britanniques ont été renseignés par leurs collègues américains sur les détails complets de la fabrication de la bombe. En demandant la levée du secret, les savants anglais ne prêchent donc pour la Grande-Bretagne mais en faveur d'une politique de collaboration ouverte et sincère entre alliés, seule base possible de l'entente anglo-américano-russe, elle-même seule garantie possible de la paix.

Le secret de Polichinelle.

QUE vaut le « secret » atomique? Le professeur L.M. Oliphant, de Birmingham, ne vient-il pas de déclarer qu'avant longtemps des bombes de deux millions d'atomes pourront être utilisées par les savants de plusieurs pays, dont une seule suffirait à pulvériser New-York ou Londres.

Est-il, dès lors, bien expédient d'étayer toute une politique sur la possession d'un secret qui deviendra bientôt celui de polichinelle? S'il n'est pas lui-même dépassé! M. Molotov l'a crié — littéralement crié — dans son discours anniversaire de la révolution d'octobre: « Nous aurons, nous aussi, le secret atomique, et bien d'autres choses encore! » C'est exactement ce que pensent les savants les plus initiés.

Pour la divulgation et le contrôle.

IL est intéressant d'observer que les usines d'énergie atomique travaillant pour le compte du War Department américain sont toutes contrôlées par Dupont de Nemours, aux attaches bien connues avec l'*Imperial Chemical* anglaise et l'*I. G. Farbenindustrie* allemande. Ces noms sonnent mal aux oreilles russes encore vibrantes des bruits de 1939. Ils éveillent en U.R.S.S. le souvenir de combinaisons douteuses associé à celui du cordon sanitaire et de la politique d'encerclement. Ces souvenirs empoisonnent l'atmosphère internationale, et l'exclusive américaine les a fâcheusement réveillés.

Il importerait d'autant plus, dit-on dans les milieux anglais, d'obtenir la divulgation du secret, soit directement aux nations, soit par l'intermédiaire d'un organe international investi des plus larges pouvoirs d'investigation et de contrôle. On parle à cet égard d'une commission spéciale, distincte des « Nations Unies ».

Par une de ces formules bien faites pour en imposer aux étourneaux, on a parlé aussi de mettre la bombe « hors la loi ». Le monde n'en demande pas tant, qui n'a pas oublié qu'on l'avait déjà fait pour la guerre, il n'y a pas tellement longtemps. Chacun sait ce que ça a donné!

Les G. I. ont assez de l'Europe.

IL était permis d'espérer que le séjour des Américains en Europe aurait resserré les liens entre le Vieux et le Nouveau Monde. C'est le contraire qui s'est produit.

« Les troupes américaines en Europe sont incapables de comprendre l'importance de l'occupation », a déclaré M. Morgenthau. Il a raison. Les G.I. n'en retiennent que l'ennui d'un éloignement trop prolongé, leur désir de rentrer s'exaspère de leur inaction, leur moral baisse, et leur tenue s'en ressent.

Magnifiques à la guerre, les combattants américains se sont, pour ainsi dire, moralement démobilisés à la fin des hostilités. Envoyés pour se battre en Europe, ils ne réalisent pas qu'on les y laisse dès l'instant où on ne s'y bat plus. Ils ont cessé de comprendre. D'où leur mauvaise humeur croissante à l'égard des Européens qui, s'ils les ont bien reçus, ne les ont pas toujours « accueillis » comme ils l'espéraient. Ils n'ont vu de nos pays que le décor, n'ont jugé les Français que sur les femmes faciles, les quémandeurs de cigarettes et les « ramasseurs de mégots ». Ils en emporteront l'opinion la plus fautive, qui n'en aura pas moins, chez eux, la valeur d'une observation directe. C'est regrettable.

Mise au point.

À la suite de la publication dans notre numéro du 20 octobre de l'écho « Drame chez les Sudètes », nous avons reçu d'un lecteur autorisé les précisions suivantes: « La Slovaquie n'a rien à voir avec les millions d'Allemands qui, à l'appel d'Henlein, ont trahi le gouvernement de Prague en 1938. Les Sudètes, en effet, comme vous le savez, sont installés en Bohême. Et si les villages slovaques ont été pillés et brûlés, c'est seulement en 1944, par l'armée allemande. J'ajoute que la Conférence de Potsdam, à laquelle a été soumise la question des 3 millions d'Allemands de Bohême, n'a pas prévu l'évacuation immédiate de ces Allemands qui n'ont donc pu être refoulés d'Allemagne où ils n'ont pas encore été transférés ».

Nous sommes heureux de porter cette rectification à la connaissance de nos lecteurs. L'amitié traditionnelle de la France et de la Tchécoslovaquie est trop précieuse pour que la moindre information pouvant prêter à équivoque soit livrée au public français.



Des prisonnières allemandes prennent un bain de soleil à Florence. Ce document est curieux car on ne voit pas de G.I. tenant compagnie à des nazies en rupture de ban. La douceur du « farniente », semble faire perdre à ces jeunes femmes cette arrogance que nous leur avions connue.

Moins d'impôts... aux Etats-Unis.

PAR 297 voix contre 33, la Chambre américaine a voté une réduction d'impôts appliquée à tous les contribuables: 2.646 millions de dollars sur les revenus individuels, 3.136 millions de dollars sur les charges des corporations, au total 6 milliards de dollars. A la suite de quoi douze millions de citoyens seront complètement exonérés, et plusieurs millions d'autres, jusqu'à 50.000 dollars de revenus, le seront de 40% dès l'année 1946.

Les favorisés applaudissent, mais d'aucuns ne murmurent-ils pas, parmi les autres, que ces libéralités démocratiques ont été surtout consenties pour faire passer l'abolition de l'impôt sur les gros bénéficiaires? Il y a partout de méchantes langues...

Une « occupation » épuisante.

SIX millions d'Autrichiens épuisés sont condamnés à entretenir 600.000 Russes, 200.000 Américains, 100.000 Anglais et 50.000 Français installés sur leur territoire à raison d'un « occupant » pour six d'entre eux. La proportion semble un peu forte à ceux qui se souviennent que 600.000 Allemands furent jugés suffisants, en France, pour trente-huit millions d'habitants, certes bien autrement turbulents.

Ce n'est d'ailleurs pas tout. Aux fonctionnaires et soldats des nations alliées s'ajoutent aujourd'hui 300.000 Allemands refoulés, 11.000 réfugiés yougoslaves, quelques milliers de Polonais résiduaire de l'armée Anders et de Hongrois expulsés de leur pays : au total près de quinze cent mille bouches à nourrir dans un pays qui manque de tout et dont le peuple meurt de faim.

Tel est le « régime de faveur » concédé à la douce Autriche par les quatre « Grands » ! Il est vrai qu'en compensation ils lui ont accordé le droit de voter le 25 novembre. Mais voter ne remplit pas les ventres, et les ventres creux, même en Autriche, ont plus de goût pour le pain que pour la politique.

Puritanisme anglais.

Sur une question de M. Wilton Harris, député de Cambridge et rédacteur du *Spectator*, M. Dalton a révélé que, depuis 1806, les descendants de Nelson avaient touché de la nation 700.000 livres.

La largesse de la Grande-Bretagne à l'égard de ses grands serviteurs est traditionnelle et bien connue. M. Wilton Harris n'en estima pas moins qu'il était « temps de reviser cette pension », d'autant plus que « Nelson, à son dernier souffle, avait recommandé à la générosité de l'Angleterre une toute autre personne que le Révérend William Nelson, son frère ».

Il s'agit manifestement de la belle et célèbre Lady Hamilton, femme de l'ambassadeur anglais à Naples, dont la liaison avec Nelson est inscrite, non seulement dans sa biographie, mais dans l'histoire. Elle lui avait donné deux filles. Elle mourut à Calais en 1814, après huit ans de rude misère, sans que le vœu de Nelson ait été entendu.



Le prince Masahito, fils de l'Empereur du Japon, essaye un sourire photogénique, alors qu'il sort de la Peers School, située à Nikkô, à 100 kilomètres environ de Tokio. Les yeux semblent déjà refléter une certaine profondeur, un certain mysticisme. Ce n'est certes pas une sinécure, aujourd'hui, que d'être le fils d'un empereur, d'un empereur battu.



Séance inaugurale à la Constituante. Le doyen d'âge donne lecture de la lettre de démission du Président du Gouvernement Provisoire. Le général de Gaulle, en civil, vit sa dernière minute de « gouvernement de fait » aux côtés de MM. Jeanneney et Teitgen. Cinq ans après l'attentat de Vichy contre la République, la France entre à nouveau dans la légalité.

Conversion de l'Italie.

AU cours de son voyage à Washington, le secrétaire du parti d'action italien Leo Pagliani s'est montré très affirmatif sur le résultat des élections fixées au mois d'avril prochain : la monarchie sera balayée. D'autre part, les Etats-Unis auraient accepté le principe du traité de paix provisoire que le gouvernement italien considère comme première condition nécessaire aux réalisations projetées.

Pouvons-nous espérer voir s'instaurer chez nos voisins une démocratie véritable ? Tous les amis sincères que l'Italie compte parmi nous le souhaitent et s'en féliciteront.

A propos du « mystère » Staline.

L'ABSTENTION de Staline aux fêtes de Moscou et la persistance de son silence ont surexcité la curiosité générale. Tantôt il était malade, tantôt en parfaite santé, il était épuisé de surmenage, il avait une maladie de cœur... La vérité, c'est que nous ne savons rien de précis.

Cependant, certains bruits qui nous reviennent semblent confirmer le fait qu'il se passe quelque chose en Russie dans les coulisses du pouvoir. Aux dernières nouvelles il s'agirait, non d'un mouvement contre Staline, mais de luttes personnelles entre adversaires qui cherchent mutuellement à s'éliminer de l'entourage immédiat du généralissime. Pour qui connaît les aîtres du Kremlin, il n'y a là rien d'in vraisemblable.

FABIUS.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

PARMI les expositions récentes, il faut en retenir d'abord une, celle de Gisèle Ferrandier (Galerie Saint-Germain-des-Près). Nous avons de nombreuses femmes peintres, et il faut bien dire que le niveau moyen n'en est pas très fameux, en 1945. Gisèle Ferrandier doit être mise à part. Dès ses débuts, quelques années avant la guerre, cette jeune artiste avait montré des dons éclatants. Elle n'avait qu'un défaut : celui du scrupule, celui d'écouter des conseils, excellents d'ailleurs ; un certain souci, très louable, d'étude et de métier. Non pas timidité : elle retenait une certaine fougue naturelle. Il s'y mêlait beaucoup de délicatesse et de subtilité. Et peut-être telles hésitations lui furent-elles utiles en leur temps.

Déjà une exposition faite à la galerie de Berri, en 1943, et que le hasard d'un bref passage à Paris n'avait permis de voir, montrait une évolution nette, on y voyait déjà çà et là un instinct très sûr suivre sa voix, d'autres toiles observaient encore une certaine discipline un peu artificielle. Mais Gisèle Ferrandier est faite pour se mouvoir en toute liberté dans le domaine de la couleur et de la lumière qui est le sien, comme l'air qu'on respire.

Aujourd'hui, dans ces vingt toiles, on voit avec plaisir que l'instinct et la liberté ont acquis leur droit. Il y a là des natures mortes et surtout ces paysages récents de Port-Vendres, où l'ivresse de la lumière perd de sa violence et s'atténue d'elle-même, où les contrastes jouent de façon si vive et si juste qu'on les oublie. Ici est la couleur, mais aussi avec elle la musique et la poésie. Ces toiles récentes sont tout à fait libres de discipline extérieure et l'on ne peut que s'en réjouir. On voit bien tout ce que Gisèle Ferrandier aime dans la peinture de notre époque, de Van Gogh à Bonnard et à Matisse. Maintenant, elle est tout à fait dégagée des influences, et je ne cite ces noms que pour rappeler quelles affinités l'ont orientée vers elle-même.

Mentionnons quelques expositions parmi tant d'autres, notamment celle de Marcel Rendu (Galerie Allard) dont la peinture sombre a des échos assez profonds, serre de près le dessin, laisse une impression de densité qui vient autant du sentiment humain que du sens des formes.

Je voudrais particulièrement signaler l'exposition de Julien Duriez (Galerie Blauseur). Ce jeune peintre a beaucoup de vigueur et de naturel. Il est en contact direct avec la nature et avec les choses.

La Galerie du Printemps nous donne sur le thème des Ports un ensemble de toiles très variées qui va de Marquet, Dufy, Friesz, à Caillard et Planson, et dont le choix est excellent.

Le Salon des Surindépendants tient ses assises au Parc des Expositions, où il occupe trois vastes salles, un certain bariolage nous donne une impression de vie et de mouvement. Dès que l'on parcourt ces longues cimaises, rien ne dégage plus de monotonie et d'ennui. Ah ! ce n'est pas ici qu'il faut venir chercher la nouveauté ! Le freudisme et la psychanalyse, l'« onirisme » et l'« automatisme » ont vraiment trop bon dos. La plupart de ces peintres, faute d'une matière à exprimer et le don d'expression, vivent sur le plus facile des alibis, prolongeant une comédie devenue fastidieuse, avec un sens bien douteux de l'actualité.

Aujourd'hui, nous en sommes las au dernier point. L'automne ajoute encore sa lumière grise pour prêter à cette exposition soi-disant révolutionnaire un aspect d'enterrement. Que retenir de tout ce fatras où se mêle l'arrière-garde du surréalisme au pompiérisme le plus pauvre et le plus désuet ? Et il n'y a pas si loin des uns aux autres. Deux compositions de Borès, qui demeure peintre malgré tout, nous retiennent ; André Laurent, clair et transparent, qui se souvient de Gauguin ; les amusants colorisages de Simonetti ; citons les figures étranges de Léon Zack, les noms de Garbell ; de Hartung, au curieux graphisme ; Geza Szobel, Ange Rawol, Suzanne Roger, mélodramatique à souhait ; les élucubrations de Dominguez, de Gaudefroy, de Edmond-B., vraiment détestables. On trouve encore, au hasard, d'ingénieuses gravures sur bois de Bucaille, surtout les petits dessins de Camille Bryen qui possède à un point déconcertant le don de réinvention des formes.

Il y a enfin Picabia, qui semble présider cette manifestation. Tout le reste est un étalage de pièces d'anatomie, de viscères, de musée Dupuytren voisinant avec des illustrations d'almanach Vermot. Cela ressemble, sauf quelques exceptions à un terrain vague d'où l'on tira jadis des fusées qui depuis longtemps n'éclatent plus. Cette tristesse est sans charme.

F. P.



L'enlèvement d'Europe, de La Potellière.

RETROSPECTIVE AU MUSÉE D'ART MODERNE

AMÉDÉE DE LA PATELLIÈRE

CE fut, on ne peut plus en douter aujourd'hui, l'un des meilleurs artistes de sa génération, et peut-être de son temps. Surtout l'un des plus purs et des plus authentiques. Il est mort à quarante-deux ans, en 1932, au moment même où il commençait à donner toute sa mesure. Il avait déjà exposé plusieurs fois depuis 1926. Mais si riches que fussent ses expositions, et même la rétrospective du Salon d'Automne au lendemain de sa mort, elles ne pouvaient donner qu'une idée fragmentaire de cette œuvre abondante et diverse. Aujourd'hui devant ces cent toiles, dont beaucoup étaient inconnues du public, on peut juger de l'ensemble de cette œuvre — telle du moins que l'a interrompue le destin.

La Patellière n'est pas de ceux que l'on peut juger sur telle ou telle toile, sur telle réussite brillante, qui tient pour une part de la chance. Il semblait plus que quiconque avoir besoin du temps, et avoir le temps avec lui. Il n'empruntait pas les chemins de traverse, ne se dispersait pas. Il semble avoir longuement mûri son œuvre, selon le rythme d'une nature patiente et tenace.

Il est très difficile de parler de cet art, tant il a de ramifications profondes et secrètes. Il n'a aucune surface brillante, sauf dans quelques-unes des dernières toiles, qui font exception. C'est une grande et puissante musique assourdie, pleine d'échos lointains.

Avec La Patellière, on a l'impression d'un vaste bercement, pareil à celui de la mer, ou du vent dans la forêt profonde et tranquille. On respire le parfum de la terre humide, l'odeur de la terre et des plantes, de ces étables et de ces celliers qui lui furent longtemps un thème favori.

Il y a aussi un goût de l'ombre et de la pénombre, très caractéristique chez lui. Il a vécu et travaillé en Bretagne, et surtout en Vendée, dans cette région qui s'étend au sud de la basse Loire. On comprend mieux cette poésie sourde quand on connaît bien cette terre et ce pays.

Terre riche sous un ciel gris et pluvieux, campagne humide et fertile, triste et qui devient belle le soir à l'automne. On évoque la chaleur des foyers paysans. La Patellière a traité ces thèmes comme personne : ces ciels bas, ces verdure épaisses, ces intérieurs de fermes.

Ces thèmes campagnards correspondent très bien chez lui à une certaine manière naturelle, simple et puissante de s'exprimer, parfois même un peu gauche et fruste dans ses toiles les plus anciennes, mais toujours fine et très juste. Cet art est sombre et tranquille comme un miroir d'eau sous les arbres.

Mais cette exposition nous révèle une autre face, ignorée, de La Patellière, avec ses grandes compositions, ses portraits et ses nus dont certains sont d'un mouvement si librement sensuel, celui « à la culotte verte », que reproduit le catalogue, fait songer à Delacroix. On découvre ici une étonnante diversité : compositions, natures mortes, paysages. Il y a ce mélancolique *Fauteuil dans le Jardin* qui a ému M. Mauriac, ces *Femmes aux Echarpes* où deux couleurs vives chantent dans le gris ; cette petite toile si pleine et si riche, *Personnages à Bois-Benoît*, ces paysages de Machery et de Vaugrigneuse dans une atmosphère étrange, ces charmantes *Jeunes Filles aux Masques*. J'aime aussi les *Amies de Provence* et cette *Mélancolie* dont on admire le mouvement souple, le rythme musical, la gamme de bleus profonds et d'ors sombres.

La Patellière, dont le métier de peintre est si riche et si authentique, est également poète et musicien. La poésie est partout dans cette œuvre, et avec elle son pouvoir mystérieux. La force, la sensualité, le sens de la nature, une ferveur religieuse, tout cela se confond dans un amour des choses et des êtres, se mêle à l'imagination des formes et nous offre du monde une image inoubliable.

Il faudrait dire aussi la plénitude à laquelle parvenait La Patellière dans les deux ou trois dernières années de sa vie, l'abondance naturelle de son inspiration et de son talent. Avec toujours le *secret* dont toute son œuvre est marquée, liée à elle comme à toute vraie poésie. Si La Patellière avait vécu vingt ans de plus, quelle grande œuvre aurait-il accomplie ? Celle qui nous reste et qui nous est offerte ici est l'une des plus originales et les plus fortes de notre temps.

Fernand PERDRIEL.

LE DERNIER COLETTE

Sur la couverture blanche, les deux syllabes jumelles s'écrasent en gros caractères de couleur brique et leur seule vue nous évoque tout de suite le monde de Colette, ou plutôt son demi-monde, le demi-monde qu'elle a si bien décrit dans *Chéri*, ou plutôt qu'elle a créé, car, ou les mots : création artistique, n'ont aucun sens, ou c'est à des réussites de ce genre qu'ils ont leur meilleure application. Les deux syllabes de couleur brique ne sont pas trompeuses. *Gigi*, c'est bien le demi-monde, mais, et voilà où est la surprise, c'est le demi-monde de 1900, le demi-monde des grandes demi-mondaines d'il y a un demi-siècle, le demi-monde des Caroline Otero, des Emilienne d'Alençon et des Liane de Pougy, avec celui qu'on appelait le « Petit Sucrier » ou « l'Empereur du Sahara » brochant sur le tout. Ici, Jacques Lebaudy s'appelle Gaston Lachaille. Si l'aventure de *Gigi* et de Tonton a quelque analogie avec la biographie de Lebaudy, je ne saurais le dire et, au surplus, il importe peu. L'intérêt de *Gigi* n'est pas dans sa clef, si la nouvelle en a une. Il est dans la peinture de mœurs déjà aussi éloignées de nous que celles des fermiers généraux et des filles d'opéra du temps de Louis XV. La reconstitution est plus que littéralement exacte, c'est tout un univers moral qui se recompose par allusions finies et justes extraordinairement. Les hommes et les femmes d'après 1905 peuvent-ils sentir cela et en jouir comme leurs aînés? Je ne ferai qu'une objection : *Gigi*, qui a seize ans, conduit une auto, un « teuf-teuf ». Je doute qu'en 1899 une adolescente si tendre ait tenu un volant. Aujourd'hui même, la chose est rare.

La seconde nouvelle, *L'Enfant Malade*, nous transporte parmi les phantasmes de la fièvre, dans l'univers immensément agrandi et peuplé de formes inconnues, où la maladie introduit un gamin en danger de mort. Cela confine au poème en prose et au surréalisme, avec des touches profondes de sensibilité féminine, bien étrangères au surréalisme.

La Dame du Photographe, la troisième nouvelle, est celle que je préfère. Ici, la narratrice se met elle-même en scène comme témoin du drame, et ce procédé lui fournit l'occasion de nous parler de diamants et de perles à propos d'une enfileuse à qui elle porte de temps à autre son collier pour en faire renouveler le fil de soie, et elle en parle avec ce sentiment merveilleusement exact et cette sûre expérience qu'elle a de tout. Sur le même palier que l'enfileuse habite un

ménage de photographes. On se croise dans l'escalier, on cause, on se lie... Et voici que la dame du photographe avale du poison pour se donner la mort. Chagrin d'amour? Neurasthénie? Nullement. Romantisme, idéalisme plutôt. La dame du photographe conçoit la mort comme une sorte d'accomplissement suprême, d'apothéose : « J'ai été m'imaginer, raconte-t-elle, que ce que la vie ne pouvait pas faire pour moi, je le trouverais dans la mort. Je me suis dit que, lorsque la mort s'approche de vous, pas trop vite, pas trop fort, on doit avoir des minutes sublimes, que les pensées s'élèvent, que vous quittez tout ce qui est mesquin, tout ce qui vous a rapetissé, les nuits de mauvais sommeil, les misères du corps... Ah, quel dédommagement j'ai inventé... Tout mon espoir, je l'ai transporté dans ces moments-là, figurez-vous... » Hélas, la mort n'a été pour la dame du photographe qu'une déception. La mort, c'est aussi mesquin, aussi plat, aussi quelconque que la vie : « Je ne perdais pas la tête, j'écoutais les bruits dans l'escalier, je comptais tout ce que j'avais oublié, laissé en pagaille de l'autre côté, je voulais dire le côté que je quittais, je me reprochais mes promenades à pied que je faisais le soir, sans m'occuper si mon mari s'ennuyait tout seul, sa journée finie... Des riens, des petites, des réflexions sans intérêt, qui surnageaient sur les bourdonnements et les cercles... Je me souviens vaguement que j'ai voulu mettre mes mains sur ma figure et pleurer et que je n'ai pas pu, j'étais sans bras. Je me suis dit : C'est la fin. Comme c'est triste que je n'aie pas eu dans ma mort ce que je voulais dans ma vie... » Déçue par la mort comme elle l'a été par la vie, la dame du photographe se jure bien de ne plus se suicider. Cette nouvelle est, je le répète, celle des quatre que je préfère dans *Gigi*. Je lui trouve un sens philosophique qui la situe bien au-dessus des trois autres, et pour l'exécution, elle les vaut, à moins qu'elle ne les dépasse encore.

A la vérité, la quatrième, *Flore et Pomone*, n'est pas à proprement parler une nouvelle.

Ce sont des considérations très personnelles et très révélatrices sur la nature.

Il me semble que, loin de faiblir, la pensée de Colette va s'approfondissant, s'enrichissant, cependant que l'enchantement de son art reste égal à lui-même.

André BILLY,
de l'Académie Goncourt.



M. Duff Cooper ambassadeur de Grande-Bretagne à Paris.

LES PROJETS LITTÉRAIRES DE SON EXCELLENCE DUFF COOPER

Un aveu d'abord : cette interview faillit ne pas avoir lieu. Je veux dire que, malgré la courtoisie de l'accueil que me réserva Son Excellence M. Duff Cooper, à l'ambassade, dans le cadre automnallement poétique de ces frondaisons proche-élysiennes, je n'avais plus, au bout de cinq minutes, qu'à m'en aller.

Il ne faut jamais prendre ses désirs pour des réalités ! Pour attendre impatiemment la mise à l'écran de son Talleyrand, je m'étais laissé dire... j'avais cru comprendre que...

— On en parle en effet depuis longtemps ! On en parlera sans doute longtemps encore ! me dit M. Duff Cooper avec un sourire sceptique, et des deux côtés du Channel ! Mais le projet n'est pas encore réalisable !

— Comme interprète, n'a-t-on pas déjà nommé...

— Oui ! et d'ailleurs lequel n'a-t-on pas nommé, à Paris et à Londres, parmi les plus grands comédiens ! Mais comment composer un film avec la vie d'un personnage qui était évêque avant la Révolution et que le gouvernement de Louis-Philippe nous envoya comme ambassadeur de France !...

— On n'en verrait pas la fin ! Pourtant, parmi les épisodes, lequel, Excellence, conseilleriez-vous de choisir ?

— Toute la période napoléonienne et en particulier les

années de défaite et d'abdication, pour tout ce que l'attitude de Talleyrand ajoute encore de poignant au grand drame historique. Mais, réfléchit M. Duff Cooper, le cinéma me paraît convenir mieux à la représentation des événements que nous vivons qu'à la reconstitution d'une page d'histoire, quelle qu'elle soit.

— Et le magnifique film en couleurs, présenté depuis de longs mois, avec quel succès ! sur les écrans de Londres ?

M. Duff Cooper a un imperceptible sourire, modeste pour lui, ironique pour moi :

— Henry V ? Mais, madame ! c'est du Shakespeare !

Et moi qui rêvais d'un premier tour de manivelle dont l'actualité, demain, eût été une excuse à mon indiscrétion d'aujourd'hui !

Déjà me voici debout devant le vaste bureau.

Mon regard tombe sur un petit poignard arabe gainé de cuir rouge :

— Je l'ai rapporté d'Alger, m'explique M. Duff Cooper, où j'ai séjourné près de huit mois et dont je garde un si excellent souvenir !

Quelques papiers à peine, je ne sais quoi d'élégant et de sobre dans l'ordonnance de quelques rares bibelots, — presque autant, je crois, que cette légitime réputation de

travailleur infatigable dont M. Duff Cooper ne se défera plus — tout, dans l'atmosphère qui m'entoure m'encourage à interroger l'homme d'Etat sur l'activité littéraire de l'écrivain.

— On a publié à Londres et à Paris, il y a six ans, mon livre sur La seconde guerre mondiale, traduit en français par Maximilien Vox...

— Un ouvrage de précisions historiques ?

— C'est l'ensemble de mes discours et de mes articles, prononcés et écrits pendant la période où, ayant démissionné après les entretiens de Munich, j'ai poursuivi pendant quelques mois ma carrière journalistique.

— Et que lisons-nous encore ?

— Eh ! bien, dans le courant de novembre, paraîtra en France, mon Roi David, une sorte de fresque biblique...

Ce choix, qui peut surprendre à première vue chez l'historien de Talleyrand, M. Duff Cooper l'explique lui-même : grand poète, musicien illustre, capitaine victorieux, homme d'Etat éminent et de surcroît prophète ! le Roi David avait de quoi séduire, en M. Duff Cooper, l'artiste, le diplomate et le lettré.

Claude CÉZAN.

THÉÂTRE

MAURICE ROSTAND

CHARLOTTE ET MAXIMILIEN

(THÉÂTRE DU GYMNASÉ)

ZIG-ZAG

(THÉÂTRE AGNÈS CAPRI)

C'est peut-être à son aigle double que la famille de Habsbourg doit ses malheurs bicéphales : classiques comme le sont ceux des Atrides, et romantiques comme ceux des héros de théâtre du boulevard du Crime. Les archiducs fleurissent bon l'odeur de valse, le parfum de frivolité — mais il y a un arrière-goût de sang et d'amour dans tout cela. Un arrière-goût salé, qui a tenté M. Maurice Rostand. On sait que ce poète aime le grand, il court après lui depuis vingt ans, avec une obstination généreuse qui méritait une meilleure réussite. Le malheur veut que chaque fois il confonde le mélodrame et la tragédie. On aimerait mieux qu'il ne s'aveugle pas sur ses intentions. La hauteur n'appartient pas à tout le monde. Or, lui possède ce que tant d'autres poètes n'ont pas : le don du théâtre. Même dans sa dernière pièce, où les fautes sont criantes, nul ne peut rester insensible à l'agencement, au mouvement. Ah ! si le même art était dans les mots !

Il est facile de prendre l'histoire à contre-sens, d'en fausser les témoignages quand des siècles nous séparent de l'événement. Mais l'aventure du Mexique n'est pas si vieille qu'on puisse impunément en triquer les données, comme le fait avec tant d'allégresse M. Rostand. Il a commis une grande imprudence en voulant pousser dans la légende un couple que le temps n'a pas encore dépouillé de ses faiblesses visibles. La vérité des textes nous parle d'un Maximilien maladroit, d'une Charlotte ambitieuse et virulente. A travers le crible à gros grains de M. Rostand, le premier devient « un idéaliste » (la qualification est de l'auteur, on la répète à chaque acte), la seconde une amoureuse qui se croit marquée du grand signe des amours exemplaires. « Nous sommes des amants couronnés », dit-elle, sans attendre qu'on l'ait dit pour elle. Là éclate la naïveté de M. Rostand. Craignant que nous ne songions pas à une telle assimilation, il nous prévient qu'on devra dorénavant dire Charlotte et Maximilien comme on dit Tristan et Iseult, Roméo et Juliette. Hélas, son couple est moins émouvant que le plus anonyme de ceux qu'on voit se fondre quotidiennement dans le crépuscule des jardins publics.

En matière de passion, le décor intervient peu : ni ors du trône, ni allées du jardin. Il y a autre chose, il y a le chant, il y a les mots — enfin, certain chant, certains mots, car pour ceux-ci M. Rostand ne les épargne pas. J'ai le regret de ne pas avoir été ému une seconde. Mais par contre, j'ai plaint souvent ces époux qui croient que leur amour protège leur empire, qui gouvernent les hommes en s'attendrissant sur les mœurs des colibris. Je n'ai pas été ému par Maximilien quand il va marcher à son supplice, par Charlotte quand elle parle pour un fauteuil vide. (Les morts sont plus difficiles à mettre en forme que les vivants, c'est une grande vérité première, et M. Rostand a eu tort de la négliger.) J'ai trop de respect pour la poésie pour ne pas regretter sincèrement qu'un poète sincère puisse à ce point se tromper.

Et cependant le destin a mis toutes les apparences de son côté. Les décors sont d'une très grande beauté, et les robes aussi, et les meubles, et les éclairages. Voilà la pièce la mieux mise en scène de Paris, et elle laisse indifférent : ce qui prouve que même au théâtre, domaine de l'inventé, l'apparence ne suffit pas. M^{me} Gaby Morlay n'était pas née pour être impératrice : ceux qui l'admirent ne peuvent lui taire qu'ils la préfèrent dans un rôle moins surhumain. Quant à M. Fainsilber, il faut bien supposer que c'est dans son texte qu'il a trouvé tant de solennité — ce texte qui le place sans cesse en porte-à-faux. A côté de ces grandeurs dorées, la bonhomie de M. Georges Vitray, la seule Grandeur authentique de la pièce (il joue un rôle d'évêque), frappe à l'extrême et crée les quelques moments valables d'une soirée où l'on voit une légende qui essaie de prendre son vol et qui n'y parvient pas.

Peut-être ce qu'on appelle le grand public sera-t-il longtemps attiré par ces somptuosités de cour. Mais son amusement sans doute ne laissera pas de traces. En fait, il n'aura pas avancé d'un pas, dans la connaissance d'un caractère, dans la familiarité d'une certaine poésie à laquelle tout de même nous sommes devenus plus sensibles. Les grands mots sonores nous touchent moins qu'autrefois, et l'héroïsme poétique s'habille aujourd'hui aussi simplement que l'héroïsme guerrier : on ne porte plus de passementeries. Une telle simplicité, conséquente avec le temps, n'exclut ni la grâce, ni l'invention, ni la nouveauté. M^{me} Agnès Capri nous le démontre amplement.

M^{me} Capri a pris un théâtre à Montparnasse, dans une rue où (à part M. Baty, bien entendu), l'on propose d'ordinaire des plaisirs moins relevés. Et chacun s'est écrié qu'elle commettait une folie. La critique l'a louée de son spectacle, mais on continuait à prétendre que le succès ne serait qu'éphémère. Or, je me suis mélangé au public, plus de quinze jours après la première, et je n'ai observé aucun essoufflement. Au contraire. A peine un ou deux protestataires, pour égayer la soirée. Je trouve que c'est très peu. D'ailleurs, pourquoi y aurait-il davantage de mécontents ? L'esprit moderne, comme on dit, a fait son chemin depuis dix ans — et il en faudrait beaucoup pour étonner l'homme de la rue, que l'art renouvelé de l'affiche et de la chanson a insensiblement préparé à une certaine audace.



Gaby Morlay, la gracieuse impératrice de « Charlotte et Maximilien ».

Je ne crains pas d'écrire qu'un tel ensemble fait honneur à Paris. On ne pourrait le voir ailleurs. Car, pour le composer, il faut une somme d'esprit, une série de rencontres, une jonction de bonnes volontés assez exceptionnelles. Naturellement, je ne vous raconterai rien. Tant de charme et de variété échappent à l'analyse. Mais la fleur même de notre poésie et de notre musique s'épanouit là. Ça va vite, alors on ne réfléchit pas que vingt ans de recherches intellectuelles, auxquelles les sourds prétendaient ne rien entendre, finissent dans cet estuaire. Et quelle joie, après avoir admiré, dans le Louvre aux œuvres intelligemment présentées la filiation classique qui unit Vinci à Van Gogh, de trouver la même chaîne entre Alphonse Allais et Jacques Prévert, entre Courteline et Georges Neveux. Au bout d'une semaine saumâtre, j'ai trouvé refuge dans cette salle modeste, où les raisons réelles d'être ému et fier de l'art continué, éclatent sous des parades, sous des rires — dans la feinte et l'amusement.

René LAPORTE.

CINÉMA

LA VIE D'ELISABETH D'ANGLETERRE

Certains films américains qui sont passés en « zone sud » en 1941, étaient demeurés inconnus dans ce qui fut la « zone occupée », et on les présente maintenant à Paris. C'est le cas de « La vie d'Elisabeth d'Angleterre » et bien qu'il s'agisse par conséquent d'une œuvre déjà ancienne, elle est assez importante pour qu'on veuille la signaler aujourd'hui.

Le scénario est tiré d'une pièce de théâtre américaine et cette origine est manifeste dans les dialogues, dans la structure des scènes, dans la coupe même du film. Il y a cependant un certain élargissement de cette conception dans quelques passages, notamment dans la chevauchée des troupes du comte d'Essex à travers les marais d'Irlande, dans une atmosphère où la couleur est fort bien utilisée. Car le film est en couleurs, — et à vrai dire, on mesure aujourd'hui les progrès qui ont été faits depuis lors dans cette technique nouvelle... A part quelques images, il n'y a rien de merveilleux à ce point de vue dans La vie d'Elisabeth d'Angleterre.

Voilà donc, à peu de chose près, un film qui ressemble à du théâtre filmé en couleurs. Il y a sans doute mieux à faire que cela au cinéma. Pourtant ce spectacle réussit à présenter un intérêt puissant.

Tout le sujet est centré sur les rapports entre Elisabeth et le comte d'Essex. La reine n'est plus jeune, tandis que le comte est à la fleur de l'âge. Pourtant, un amour passionné, un amour mutuel les pousse constamment l'un vers l'autre. Mais pour Elisabeth, les obligations du métier de souveraine s'opposent trop souvent aux désirs de son cœur. Le conflit, cependant a en réalité un caractère beaucoup plus humain, en ce sens que le sentiment de son devoir de reine est surtout nourri par un goût exclusif du pouvoir et de l'autorité, un orgueil véritablement sensationnel. De même, chez le comte d'Essex, une ambition impérieuse arrive à contredire son amour, ce qui d'ailleurs

le mène à sa perte. En même temps, les deux personnages sont capables d'une lucidité exceptionnelle, qui donne à certains de leurs entretiens, lorsqu'ils sont sincères, une intensité très attachante.

Le rôle d'Elisabeth est tenu par Bette Davis. Elle n'est pas favorisée par son maquillage, ni par le faux front agrandi qu'elle porte. Il est vrai qu'elle joue un personnage sans beauté, qui est en train de vieillir. Et sans qu'elle soit véritablement laide, il faut reconnaître que ce caractère a été marqué très adroitement. Malgré ce physique assez ingrat, on admet sans aucune difficulté l'amour que lui porte le jeune et beau comte d'Essex, représenté par Errol Flynn. Il y a chez Bette Davis une telle autorité, une telle personnalité avec une telle grandeur que l'on comprend fort bien la passion qu'elle inspire. Et dans ses moindres gestes, cette merveilleuse comédienne donne de la reine, de son tourment, de ses hésitations, de son trouble et de la sorte de cruauté désespérée à laquelle elle parvient, une image qu'on ne peut plus oublier.

A côté d'elle, Errol Flynn a suffisamment d'élégance, d'aisance et de sincérité pour composer un comte d'Essex parfaitement valable. Autour d'eux, les autres acteurs sont excellents, dans une mise en scène somptueuse, sans que les décors ni le soin apporté à l'ambiance nuisent un seul instant à l'effet du drame psychologique.

Ainsi, quoi qu'on puisse penser d'une formule où les ressources du cinéma ne sont qu'à moitié utilisées, l'on subit d'un bout à l'autre avec une attention profonde, — et non sans émotion, — le spectacle déchirant de ces deux êtres qui luttent jusqu'à la mort l'un contre l'autre, parce qu'ils s'aiment passionnément. Là est exactement situé l'intérêt primordial de ce film, qui mérite d'être vu.

Jean ROUGEUL.

89^e Année - N° 4334

LE MONDE ILLUSTRÉ

Hebdomadaire paraissant le jeudi

17 Novembre 1945

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL : F. de CLERMONT-TONNERRE
Téléphone : INValides 19-44 - INValides 67-48

SERVICE DE PUBLICITÉ DU " MONDE ILLUSTRÉ "
12, Rue d'Anjou - PARIS VIII^e - Téléphone : Anjou 04-80
7, pl. Antonin-Poncet - LYON (Rhône) - Tél. : Franklin 55-25

ABONNEMENTS	6 mois	un an
France et Colonies Frs	750	1.500
Etranger : 1/2 tarif postal	800	1.600
Plein tarif postal	850	1.700

RÉDACTEUR EN CHEF : Pierre CHEVILLOTTE
Téléphone : INValides 80-37 - INValides 80-53

RÉDACTION -- VENTE -- ABONNEMENTS
69, Quai d'Orsay - PARIS VII^e — Adr. tél. : MONDIL-Paris
Compte Chèques Postaux Paris : 4-116-52



BRUXELLES. — Un timbre du Congo Belge est actuellement l'objet d'une violente campagne de presse. Il s'agit d'une vignette de la série courante émise à Londres en 1944 et qui fut surchargée d'une croix rouge. Le timbre représente un zabu. Voici ce que la *Revue Internationale de Philatélie* écrit à son sujet : « Connaissez-vous le zabu à croix rouge ? C'est un animal étrange, qui gîte dans les cartons du Ministère des Colonies, section des timbres à surcharge Croix-Rouge du Congo, émission 1944. Des cohortes de chasseurs traquent le zabu mais ne parviennent pas à le débusquer. (Le zabu est protégé par le Ministère des Colonies, comme spécimen de la faune des Pares Nationaux et jouit de sa particulière sollicitude au même titre que l'okapi et le rhinocéros blanc.) Qui sera le plus fort ? Les chasseurs — doux timbrés qui essaient de le faire sortir de sa retraite par un tintamarre de cris et de protestations — ou la force d'inertie du dit zabu ? En tout cas, la chasse au zabu croix rouge est ouverte. Les paris aussi : à la fin de l'année, le zabu sera-t-il encore confortablement gîté dans son repaire, se nourrissant d'orgies d'intérêts composés... ou bien verrons-nous enfin sa peau exposée dans nos albums en précieux et mémorable trophée ? »

DRESDE. — Une série de timbres fut émise dans cette ville, qui a cours dans toute l'Allemagne. Elle est composée de 8 valeurs : 5 Pf brun, 6 Pf vert, 8 Pf violet, 10 Pf brun-noir, 12 Pf rouge, 15 Pf jaune, 20 Pf vert-gris et 25 Pf bleu. Sujet : chiffre dans un cercle et cadre décoratif. L'impression fut exécutée en lithographie. Les timbres ne sont pas dentelés. On vend cette série à Paris pour environ 75 francs.

PARIS. — Le Ministre des Colonies vient de décider de faire paraître un timbre pour la poste aérienne, destiné à commémorer la Victoire. Il sera mis en vente le 8 mai 1946, le jour du premier anniversaire de la capitulation allemande. Le dessin et la gravure sont de Decaris. La vignette a le grand format 26 x 48 mm. et elle sera émise pour 14 colonies. Sa valeur faciale correspondra à la taxe d'affranchissement d'une lettre de 10 grammes, acheminée par avion.

PARIS. — « Inter » communique : Une série commémorative de poste aérienne dite « Du Tchad au

Rhin » sera émise au printemps 1946. Elle comptera six valeurs sans surtaxe pour chacune des colonies suivantes : A. E. F., A. O. F., Cameroun, Côte des Somalis, Guadeloupe, Guyane, Madagascar, Martinique, Nouvelle Calédonie, Océanie, Réunion, Saint-Pierre et Miquelon, ainsi que six valeurs en monnaie locale pour les Etablissements Français de l'Inde, soit 78 timbres pour les 13 colonies. Chaque valeur représentera un sujet différent — 6 au total — et retracera l'épopée de la colonne Leclerc depuis le départ du Tchad jusqu'à la libération de Strasbourg en novembre 1944. Le sujet propre à chaque valeur sera donc répété dans les autres colonies, mais les coloris en seront variés. Les six sujets sont dessinés par Decaris. Les timbres seront au format 26 x 48 mm.

ALGER. — Voici la liste des nouveautés, parues en Algérie depuis le 1^{er} janvier 1945 : Type « Coq » 40 cent. rouge (1 fr.), 2 francs brun (3 fr. 50), 4 francs bleu (6 fr.). Type « Iris » de la Métropole, 2 francs brun avec surcharge « Algérie » (3 fr.). Type « Marianne » de la Métropole, 5 francs vert avec surcharge « Algérie » (8 fr. 50). Type « Chaines brisées » de la Métropole, 50 cent. lilas, avec surcharge « Algérie » (1 fr.). Type « Armoiries », 10 cent. lilas-brun, 30 cent. vert, 40 cent. brun, 60 cent. rose, 70 cent. bleu, 80 cent. vert, 1 fr. 20 vert, 2 francs bleu, 2 fr. 40 rose, 3 fr. bleu foncé, 4 fr. 50 brun-violet. Type « P.T.T., victimes de la guerre » de la Métropole, 4 plus 6 francs brun-foncé avec surcharge « Algérie » (20 fr.). Type « Aide aux tuberculeux » de la Métropole, 5 plus 1 franc, orange, avec surcharge « Algérie » (5 fr.). Type « Semaine de l'Air » de la Métropole, émission de 1942, 1 fr. 50 plus 3 fr. 50 bleu, avec surcharge « R. F. » et « Algérie » (10 fr.). Type « Journée du Timbre » de la Métropole, imprimé en brun, 3 plus 3 francs, avec surcharge « Algérie » (8 fr.). Les chiffres entre parenthèses sont les prix pratiqués actuellement à Paris.

P. ALMASY.

UN CADEAU DE CHOIX...
COLLECTION IMPERIALE
J. FORET Expert
 ACHAT-VENTE
 TIMBRES-POSTE
 Env. Catal. P.A. Prix 13%
64, R. LAFAYETTE, PARIS, PRO. 3427
 ALBUM DE
 TIMBRES POSTE
 D'AVIATION
 PRIX: 300F
 Avec timbres
 500 à 50.000F

GALERIES DE TABLEAUX

GALERIE ROQUÉPINE

1, rue Roquépine - Tél. Anjou 99-61

RIBA - ROVIRA

Vernissage le 23 novembre

GALERIE LOUIS-CARRE

11, avenue de Messine.

HENRI LAURENS
Sculptures et Dessins

GALERIE COULEUR DU TEMPS

9, rue Arsène-Houssaye. — Carnot 37-18

Exposition

Charles BLANC — CHARLEMAGNE

Ouvert de 14 à 18 heures.

GALERIE DROUANT-DAVID

52, faubourg Saint-Honoré.

Exposition **OSTERLIND**

BEDEL

GARDE, EMBALLAGE ET TRANSPORT
DE TABLEAUX ET OBJETS D'ART

17, Rue Monsigny - Ric. 54-93



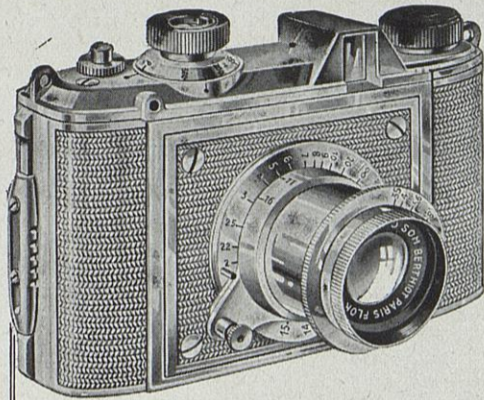
PLUS DE CHAUVES

Traitement infaillible contre la chute des cheveux et la calvitie

Écrire : **Service "L" Capilogène**

53, Boulevard Haussmann - Paris

(brochure contre 6 francs en timbres)



LE PLUS BEL APPAREIL DE PETIT FORMAT DE L'APRÈS-GUERRE

Les derniers perfectionnements de la Technique moderne

PHOTO-RAYLU

8, Av. DE LA GRANDE-ARMÉE
PARIS. 17^e

Tous Travaux d'amateurs

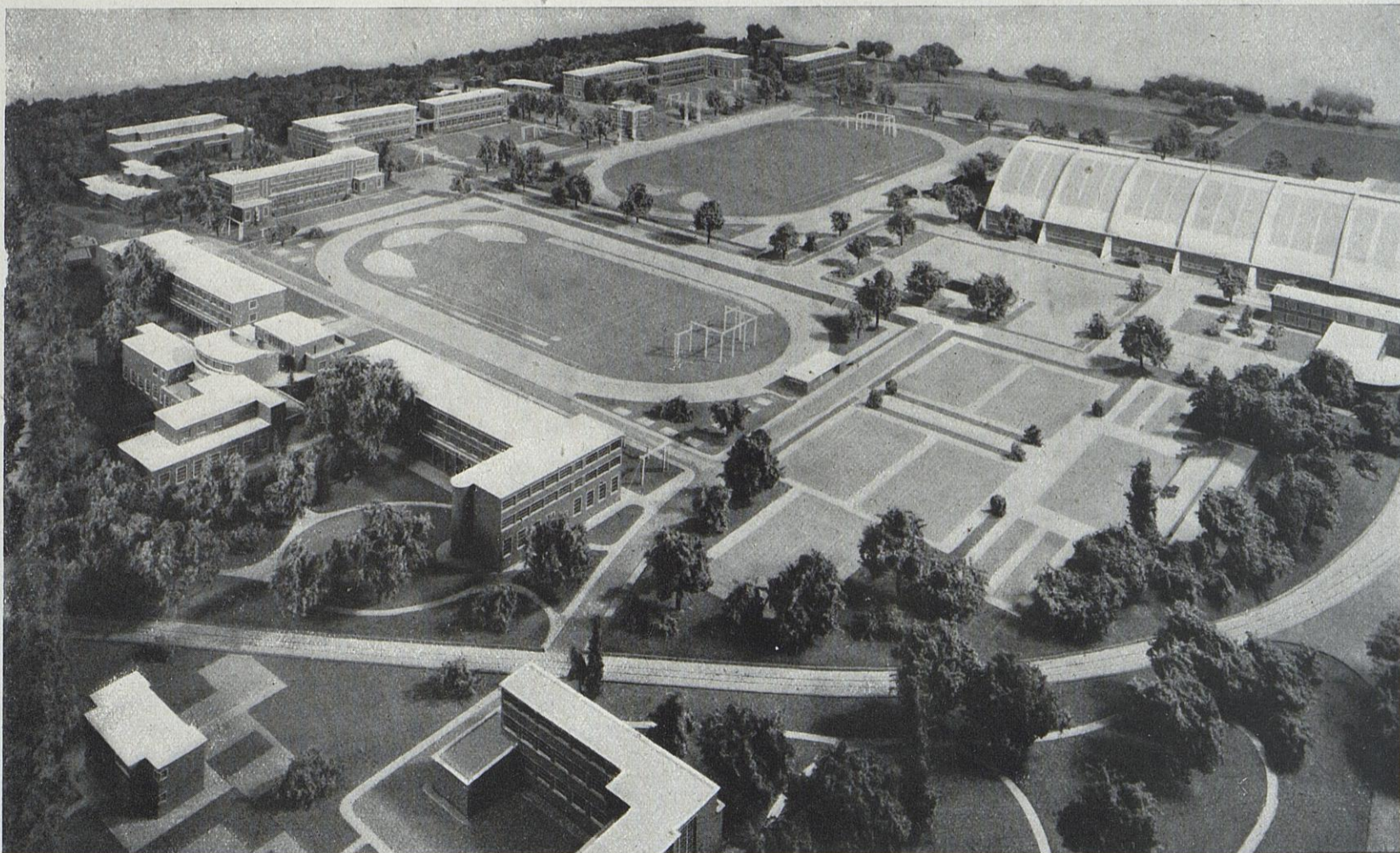


François Auchard

EST UNE MARQUE

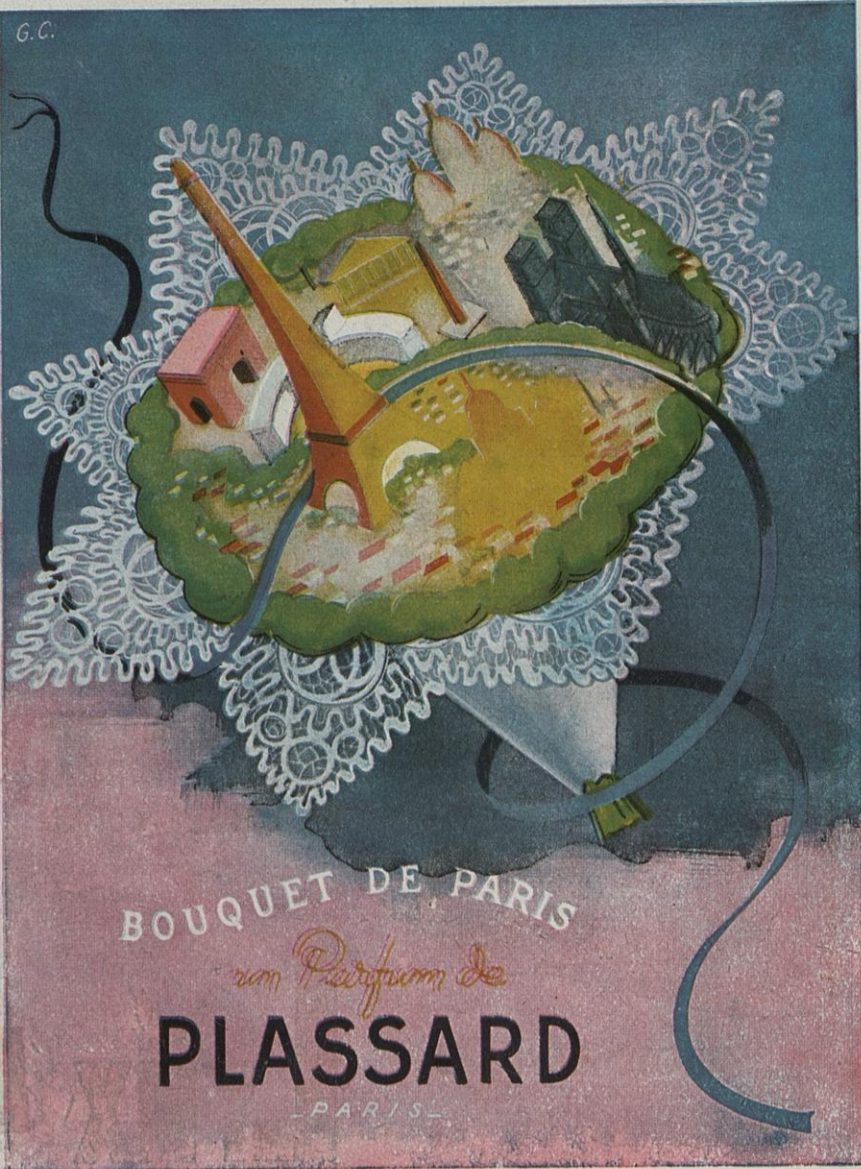
SES PEIGNES DE TOILETTE ET FANTAISIES DE COIFFURE SONT INCOMPARABLES

PARIS - 26, BOULEVARD DE STRASBOURG
OYONNAX (AIN) - 8-10, RUE PARADIS



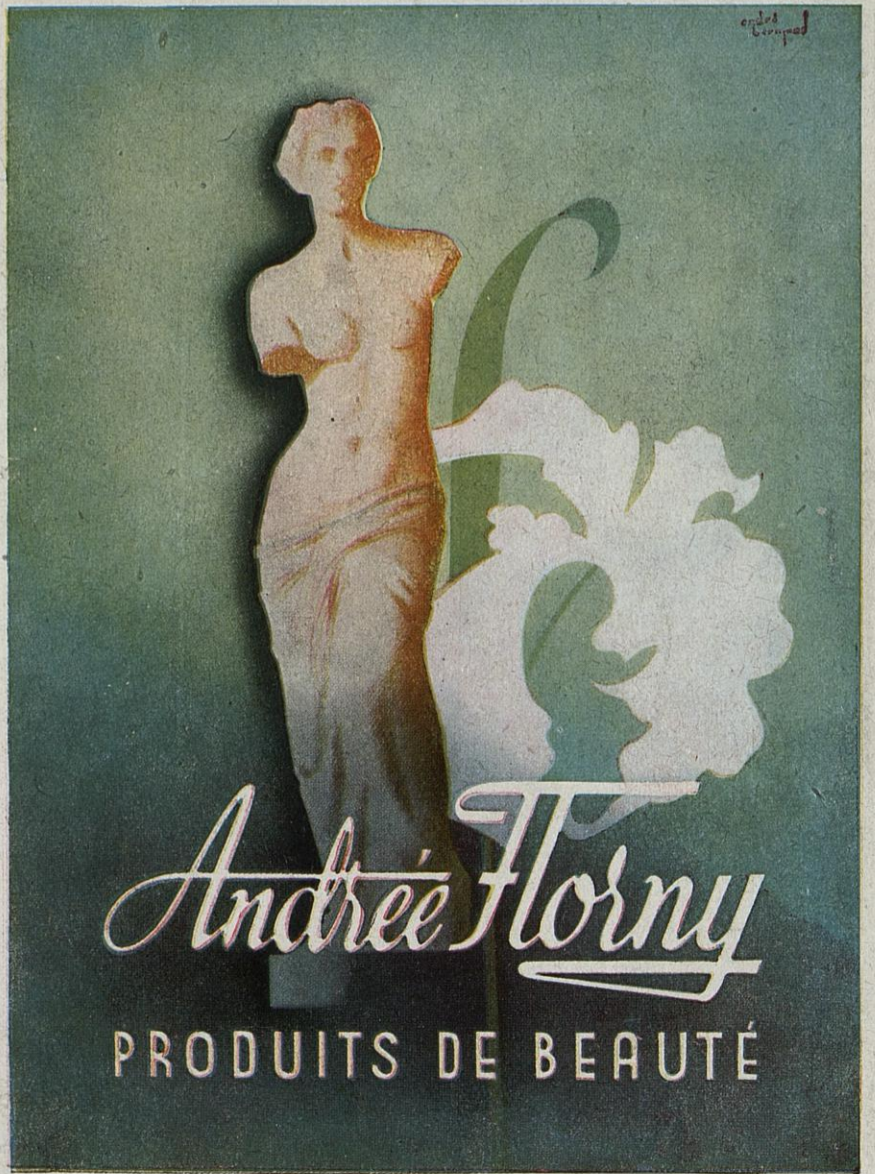
Pour construire des Stades, pour équiper et moderniser le Pays, souscrivez des Bons de la Libération

G.C.



CH. LEMONNIER, 717

USINES : 104. BOUL. ARAGO. PARIS ET ORLÉANS



ALFRED MARCELLE